

# LETTRE AUX COMMUNAUTÉS



## VOIES SPIRITUELLES D'AUJOURD'HUI

*mai - juin 2002*

**5,79 €**

**214**

---

*La Chine, l'autre pôle  
de l'expérience de l'humanité*

---

*Religion et espace public  
européen*

---

*Assise, dans le cœur de  
Jean-Paul II*

---

# SOMMAIRE

<b>ÉDITORIAL</b>	
Christophe ROUCOU .....	1
<b>La Chine, l'autre pôle...</b>	
Jacques M. ....	4
<b>Francs-maçons et Chrétiens</b>	
Louis PEROUAS et Alain CAROF .....	13
<b>La foi chrétienne</b>	
Gilles COUVREUR (Recherche commune) ....	16
<b>Les jours s'en vont, je demeure...</b>	
Lucien SÈVE .....	28
<b>Incroyance et athéisme aujourd'hui</b>	
Alain GÉRARD .....	34
<b>Religion et espace public européen</b>	
André ROUSSEAU .....	42
<b>Assise dans le cœur de Jean-Paul II</b>	
Cardinal ETCHEGARAY .....	60
<b>UN LIVRE - UN AUTEUR</b>	
<i>Dieu, un itinéraire (Régis Debray) .....</i>	63
<b>SOURCES</b>	
<i>Le Verbe illumine tout homme (Jn 1,9) .....</i>	67
<b>EN LIBRAIRIE</b>	
<i>L'amour du Christ nous presse (Paul Collet) ..</i>	73

---

## Mission de France et Association

La "Lettre aux Communautés", revue bimestrielle de la Communauté Mission de France, est un lieu d'échanges et de communication entre les équipes et tous ceux, laïcs, prêtres, diacres, religieux et religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et en d'autres pays.

Elle porte une attention particulière aux diverses mutations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origines diverses : témoignages personnels, travaux d'équipe ou de groupe, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer que la foi au Christ donne sens à l'avenir de l'homme.

---

“ **Q**u'est-ce que l'homme pour que tu penses à lui, l'être humain pour que tu t'en soucies ? » (Ps 8,5) Cette phrase du Psaume est sans doute paradoxalement au centre des réflexions et des témoignages de ce numéro qui s'intitule "Voies spirituelles".

La foi et l'incroyance ne sont plus ce qu'elles étaient. Durant des années, les membres de la Mission de France se sont trouvés fortement engagés dans des dialogues chrétiens / non-chrétiens, chrétiens / marxistes. Aujourd'hui, le contexte est changé, les athées militants se font plus rares, même si des jeunes se disent encore athées. Il nous faut donc reprendre échanges et réflexions. Il nous arrive de parler d'indifférence plutôt que d'incroyance. Mais au-delà d'un premier constat de manque d'intérêt pour "la chose religieuse" ou pour ce que l'Église catholique porte ou signifie, cette expression d'"indifférence" ne nous satisfait pas complètement.

Le contexte est changé aussi car nous nous trouvons au contact et en dialogue, en France, avec des croyants en Dieu cheminant dans d'autres traditions religieuses, en particulier dans l'Islam. Ceci mérite réflexion et nous y consacrerons un prochain numéro.

Il nous faut alors reprendre la recherche : que disent, que cherchent, que portent les hommes et les femmes avec lesquels nous vivons qui ne partagent la foi chrétienne et qui, pour beaucoup, ne se réfèrent pas à Dieu ?

Le premier temps est sans doute celui de l'écoute, puis vient l'essai de compréhension dans le dialogue et la confrontation en particulier sur ce que nous disons de l'homme

les uns et les autres. Cette compréhension est aussi appréhension spirituelle et théologique qui nous conduit à relire dans la tradition biblique ce qui est dit "des autres" et à repenser leur place dans la révélation de Dieu selon la foi chrétienne. Et si nous avons choisi ce titre de "voies spirituelles" c'est pour indiquer une conviction de foi, à savoir que, pour nous, dans ces recherches de sens, dans ces combats contre une déshumanisation de l'homme, se jouent des fidélités à l'Esprit de Dieu qui inspire et anime la conscience des hommes et des femmes en quête de vérité. Ce numéro répond plus au début de la démarche que nous venons d'évoquer, il appelle bien sûr des suites, en particulier théologiques.

Acceptons d'abord le dépaysement que vit l'un de nos frères en Chine pour essayer, dans l'humble partage de vie quotidien, de percevoir ce que cet immense peuple marqué par des traditions spirituelles millénaires cherche aujourd'hui. Comment appréhender une recherche éthique, d'harmonie des différentes dimensions de la vie, portée par quelques-uns un(e)s au milieu de ce continent entraîné dans une transformation économique si rapide ?

Puis revenons au contexte français, d'abord par l'écoute d'un dialogue engagé depuis des années en Limousin entre des francs-maçons et des chrétiens, rapporté par Alain CAROF et Louis PEROUAS.

Évoquer les chemins spirituels des autres, c'est aussi s'interroger en retour sur le sens de la mission et de la validité de partager avec d'autres la foi chrétienne qui nous fait vivre. Gilles COUVREUR a rassemblé sur ce thème des expressions venant de la recherche que nous avons menée dans la Mission de France l'an dernier.

Après ces témoignages de chrétiens, deux amis qui ne partagent pas la foi chrétienne mais sont en dialogue continué avec des chrétiens prennent la parole. Lucien SÈVE, philosophe communiste, évoque un itinéraire de vingt ans de recherches, de dialogues et de mises en question dont le centre est le "non-négociable respect de tout homme et de tout l'homme". Alain GÉRARD, agnostique, livre ses raisons de ne pas

croire en Dieu et ses convictions d'incroyant, porteur d'une conscience différente. André ROUSSEAU donne ensuite les éléments d'un cadre de réflexion pour penser l'appartenance religieuse en Europe, dans un monde sécularisé, et pour cela préconise un dialogue de la tradition chrétienne avec les autres traditions, juive et musulmane, vécues par des Européens.

La fin de ce numéro témoigne de l'attitude dans laquelle nous souhaitons nous inscrire pour poursuivre la recherche :

- vivre selon "l'Esprit d'Assise" que le cardinal Etchegaray formule d'autant mieux qu'il en est l'un des artisans,
- approfondir notre théologie trinitaire pour approcher du mystère de l'autre au cœur de la révélation de Dieu : les Sources nous proposent de relire les pages sur l'Esprit Saint et sur le dialogue écrites par Jean-Paul II, il y a déjà dix ans,
- continuer le dialogue avec tous ceux et celles qui s'interrogent sur la dimension spirituelle de l'homme. D'où la recension faite par Alain LE NÉGRATE du livre de Régis Debray "*Dieu, un itinéraire*".

Amis lecteurs, ce numéro, à la lecture parfois un peu ardue, témoigne du désir de la Mission de France, à une nouvelle étape de son histoire, de poursuivre le dialogue et la recherche avec ceux et celles que l'avenir de l'homme préoccupe. C'est pour nous une question de fidélité à la foi chrétienne et à ce pourquoi la MdF a été créée, il y a soixante ans. Le chantier est vaste, vos témoignages et réactions sont les bienvenus !

Pour le comité de rédaction  
Christophe ROUCOU

## **Prochain thème des dossiers :**

▪ N° 215 Les prisons

# La Chine, l'autre pôle de l'expérience de l'humanité

**par Jacques M.**  
prêtre de la Mission de France

---

Dans un témoignage (*Paroles de Mission*, octobre 2001), Claude Degaraby nous rappelle un postulat anthropologique formulé par Christophe Roucou : « ... *il y a en tout homme une dimension spirituelle qui est constitutive de son humanité. Par dimension spirituelle, j'entends une capacité d'ouverture à la transcendance, à l'imaginaire, ou un dépassement vers l'absolu, une mise en oeuvre du désir d'absolu qui habite l'homme.* »

Je ne suis pas sûr que la formulation du contenu de la "dimension spirituelle" indiquée ici

puisse être utilisée comme telle pour parler de la quête spirituelle en Chine, mais, puisque les Chinois font partie de l'humanité, ils sont à n'en pas douter eux aussi habités d'une quête, en partie nouvelle certes ou renouvelée par rapport aux anciens de l'Antiquité de cette région du monde, mais surtout "autre", au regard de nos quêtes occidentalo-chrétiennes.

Dans ce même texte, Claude évoque un souvenir de son marin de père, parlant à sa famille des civilisations, des peuples rencontrés, effleurés au long cours : « *Ils vivent très différemment de nous, ont des religions tout à fait différentes et ils sont heureux, très heureux en vivant ainsi.* »

L'expression du bonheur ne serait-elle pas, finalement, la marque d'une authentique et vivante quête humaine que nous nous obstinons à qualifier de "spirituelle". Et Dieu sait que j'ai chaque jour le spectacle d'une jeunesse débordant d'une authentique joie de vivre. Il faut gratter fort pour découvrir des traces d'inquiétude métaphysique.

Avant de poursuivre, il me faut tracer les limites de mon propos qui sont celles de ma "lucarne", une université, monde clos qui ignore l'autre face de la Chine, celle des centaines de millions de paysans, les oubliés du développe-

ment, ou des dizaines de millions d'ouvriers et employés mis au chômage du fait de la libéralisation de l'économie et de la modernisation des entreprises. Cette Chine, pour qui la quête, l'attente est celle d'un avenir de justice, d'égalité, se manifeste peu ou du moins, ses manifestations sont rapidement "canalisées", voire réprimées. Les étudiants, les collègues de travail et une partie du personnel des universités et des instituts, quelles que soient leurs origines, sont déjà – ou en passe de devenir – de ces classes moyennes dont le niveau de vie matériel n'a plus grand chose à envier à celui de nos sociétés occidentales, même si leurs possibilités d'ouverture culturelle ou politique demeurent bridées par un régime "policé".

## Une tradition spirituelle

En commençant un cours de philosophie avec des étudiants de second cycle universitaire, j'ai tenté de présenter Socrate et Platon, en parallèle avec leurs quasi contemporains chinois Kong Zi (Confucius) et Lao Zi, inspirateur du Taoïsme. Même si quelques recouplements ont été possibles,

il est vite apparu, ce qui était d'ailleurs prévisible, que nous étions en présence de deux modes de pensée totalement différents, que les catégories et les concepts ne se recouvraient pas. Même si la Voie (le dao) peut désigner une entité divinisée, il n'a rien à voir avec nos dieux grecs et encore moins avec le Dieu (pluriel dans l'expression) de la Révélation.

Pourtant, Kong Zi et Lao Zi sont à la source d'une pensée, d'une tradition spirituelle dont nous, Occidentaux, avons trop tendance à ne retenir que quelques aspects religieux ou à réduire à une simple sagesse. Tradition spirituelle qui court jusqu'à nos jours.

Dans les années 80, une expression était à la mode, du temps de Deng Xiaoping qui avait l'ambition de mettre en œuvre les conditions d'actualisation de la "civilisation spirituelle". Je faisais à l'époque remarquer la connotation religieuse, pour un Occidental, de cette expression. « *Civilisation de l'esprit* » ne me paraissait pas plus satisfaisant pour dire l'évolution en cours. Force est de reconnaître que l'expression s'inscrit dans toute une tradition, surtout taoïste. Le mot « *jingshen* », qui en chinois moderne désigne l'esprit, est en effet composé des deux termes (des

deux caractères) « *jing* », état quintessenciel du corps et « *shen* » état spirituel. Le composé de ces deux termes désigne le « *qi* » (énergie vitale et influx spirituel) que l'on traduit souvent par "souffle", dans ce qu'il a de plus délié, de plus intangible, tout en étant parfaitement concret. Nous verrons combien ce « *qi* » est présent dans la vie quotidienne.

Notons au passage que la difficulté, pour nos intellectuels ou hommes politiques, à s'entendre sur une expression consensuelle pour qualifier les fondements de notre civilisation occidentale, à choisir clairement entre valeurs humanistes, valeurs républicaines ou valeurs de l'héritage religieux, cette hésitation n'aurait pas sens en Chine.

## Ouverture

Tradition spirituelle donc, mais non fermée sur elle-même. Rappelons rapidement quelques étapes de cette ouverture :

L'islam, qui apparaît en Chine dès le VII<sup>e</sup> siècle, mais ne s'implante vraiment dans le grand Ouest et le Sud qu'au XIII<sup>e</sup> siècle.



Le nestorianisme, le manichéisme, le mazdéisme\* s'introduisent eux aussi au XII<sup>e</sup> siècle. La stèle de Xi'an nous rappelle que le nestorianisme, jugé « doctrine salutaire pour toute créature et profitable à tous les hommes [...] devait être diffusé dans tout l'empire. »

L'histoire du bouddhisme en Chine, seule doctrine « extérieure » ayant été vraiment sinisée, témoigne encore plus que toute autre de cette ouverture.

Le christianisme enfin, annoncé dès le XIII<sup>e</sup>, et qui n'est pas sans exercer, par sa présence, une influence certaine dans la société d'aujourd'hui.

Au cours de ces presque 25 années en Chine, le moment où j'ai le plus fortement senti cet esprit d'ouverture et d'accueil des autres religions ou doctrines, des autres quêtes, a été ce jour de novembre 1986, à Quanzhou, ville du Fujian, port sur la Route de la soie maritime, quand l'autre, terrestre, à travers l'Asie centrale était fermée, au XV<sup>e</sup> siècle. Voici ce que j'écrivais à l'époque : « *Ainsi donc,*

*Quanzhou a connu toutes les grandes religions et philosophies des continents asiatique et européen : islam, judaïsme, christianisme, hindouisme, bouddhisme... sont venus à la rencontre du taoïsme et du confucianisme. [...] décidément, s'il est une terre sainte qui attend le désormais célèbre baiser du Pape, c'est bien celle de cette baie ouverte sur le Pacifique. »*

## Visibilité d'une dimension spirituelle

Si la quête du bien-être matériel, la course à l'argent ne peuvent manquer de frapper le regard du visiteur des villes, conditionné et pressé, si les expressions fleurissent pour tracer les priorités de la société d'aujourd'hui – "aller vers l'argent" par dérision contre son homophone "aller vers l'avant" des années 50 ou 60, – "plonger dans la mer des affaires"... – les signes de pratiques héritées du passé, signes d'exigence intérieure, ne manquent pas.

\* *Nestorianisme* : Courant de pensée chrétienne issue de Nestorius (V<sup>e</sup> siècle) qui affirmait que les deux natures du Christ, divine et humaine, sont distinctes.

*Manichéisme* : Religion du persan Manès (III<sup>e</sup> siècle) alliant le christianisme à des éléments venant principalement du Bouddhisme. Bien qu'égaux le bien et le mal s'opposent.

*Mazdéisme* (Mazda = Sage) : Religion de la Perse enseignant le dualisme (bien/mal, matière/esprit). {NDLR}



Expression religieuse multiple, avec ses ambiguïtés, mais témoin d'aspirations populaires. Qui n'a pas remarqué la ferveur, peut-être passagère, de ces visiteurs des temples bouddhiques ou taoïstes, largement ouverts au public et où l'on croise des moines ou autres bonzes ? Les excursions aux monts sacrés (Taishan, Emeishan pour citer ceux que j'ai gravis), simples promenades touristiques pour certains, sont aussi de véritables pèlerinages pour un grand nombre. Que nous disent ces tombes pieusement reconstituées dans les champs après les récoltes ? Pourquoi les femmes de marins, comme toutes leurs consœurs du monde entier, s'en viennent-elles avec leurs offrandes dans ces "chapelles" dédiées le plus souvent à un génie ou à un héros local ? Pourquoi la pratique des arts martiaux, Taijiquan ou Qigong (travail du souffle) pour les plus anciens, ou les disciplines de Shaolin et d'ailleurs restent-elles si vivaces chez les jeunes ? Ne sont-ce pas là manifestations de quelque chose de l'ordre du spirituel ? Et lorsque cette quête débouche sur la manifestation de revendications sociales, voire politique, comme dans le Falun gong, pourquoi ne verrait-on là que simple phénomène sectaire. Il faut avoir contemplé le re-

cueillement de ces spécialistes de médecine traditionnelle dont le contact avec le patient à travers la palpation des pouls est plus que simplement physique pour sentir qu'à ce moment corps et esprits fusionnent, fulgurent.

À ces manifestations très traditionnelles, il faudrait joindre l'attrait, voire l'engouement exprimé pour les Églises chrétiennes qui, toutes minoritaires qu'elles soient, ont malgré tout presque décuplé le nombre de leurs fidèles en 25 ans, si l'on en croit des statistiques, difficilement vérifiables il est vrai.

Cet inventaire, loin d'être exhaustif, témoigne cependant de la permanence d'une "sensibilité spirituelle". Mais l'expression rend-elle vraiment compte de le "raison" de tous ces témoignages ?

### Dialogues...

Même s'il y faut beaucoup de temps, un long compagnonnage attentif et amoureux, il est naturel que cette sensibilité finisse par habiter et colorer les relations que l'étranger chrétien que je suis peut entretenir avec ce peuple qui m'accueille.

C'est d'abord sous forme d'interrogation éthique que j'ai été provoqué par des amies de générations tout droit sorties des troubles de la révolution culturelle. Pourquoi être bon ? Occasion d'échanges sur "mon" Jésus-Christ, échanges au terme desquels telle s'est tournée vers le bouddhisme, telle autre vers le taoïsme, telle autre encore a pleuré devant un fossé culturel perçu comme infranchissable malgré le désir.

D'autres interrogations ont porté et portent encore aujourd'hui sur la prière. La prière comme temps de recueillement, de retour sur soi, prière favorisée par la beauté des textes (les Psaumes notamment), la beauté des offices même quasi domestiques (telle étudiante saisie par le spectacle d'une communauté priante de touristes chrétiens descendant le Yangtse) ou encore la beauté des pierres (visite silencieuse, recueillie de Notre Dame de Paris). Mais prière de demande aussi, affirmée par des jeunes fréquentant assidûment ou occasionnellement des temples bouddhiques ou s'adressant indifféremment aux images de Dieu ou de divinités proposées en Occident et en Orient, cette possibilité de choix étant considérée comme l'avantage d'une plus grande gratuité. Prière de demande qui est aussi l'expression d'une inquiétude devant la mort.

Et puis, lorsque l'intimité grandit, que l'amitié fait craquer les barrières de prudence, qu'on ne peut laisser régner des zones d'ignorance sur ce qui fait l'essentiel de nos vies, on apprend que celui-ci, qui s'affirme incroyant, est originaire d'une famille protestante très active dans sa communauté, que celle-là est pleine d'une admiration respectueuse pour son père fervent bouddhiste et finit par déclarer que pour être en pleine vérité avec soi-même, il est probablement nécessaire de vivre une dimension religieuse.

Comment pourrais-je oublier enfin la figure de ce garçon, gréviste de la faim sur la place Tian An men pendant le printemps de 1989, et ces moments où la main dans la main, nous communions silencieusement dans un commun refus de la violence.

Si l'échange interpersonnel est le lieu privilégié des confidences et donc de l'appréhension la plus vivante du cœur de chacun et chacune, les cours sont aussi des moments où percent les attentes, en particulier cette année, où je dois donner un cours de philo et un autre de textes littéraires.

La grande liberté avec laquelle nous abordons les thèmes majeurs de la métaphysique et les préoccupations parfois théologiques d'un Augustin

tin ou d'un Descartes, est déjà signe de l'ouverture et de l'accueil dont je parlais plus haut. Les réflexions de ces quatre étudiantes montrent aussi combien ces auteurs ou ces textes viennent nourrir des esprits trop sevrés des idées et des auteurs de leur tradition. Kong Zi (Confucius) n'est pas au programme des lycées, non plus qu'à celui des universités, sauf peut-être dans quelques sections très spécialisées. Ce qui n'équivaut pas pour autant à ignorance pure et simple des grands maîtres de l'esprit chinois. Mais peut-être manquent-elles des moyens d'assurer une certaine cohérence entre ce qu'elles en connaissent et leur vie d'aujourd'hui et de demain, une sorte d'appropriation. Il m'arrive d'évoquer devant elles la figure de Luxun, grand maître également, moderne celui-là, chemin possible, je crois, de cette nécessaire appropriation du passé.

En quelques mots, je voudrais évoquer plus spécialement deux cours qui m'ont fait percevoir des attentes.

Dans le premier de ces cours, sur le récit mythologique, nous avons étudié deux textes : l'un tiré de la Théogonie d'Hérodote, l'autre étant Genèse 1. Les étudiants ont adhéré spontanément à la Genèse et rejeté tout aussi spontanément la

violence de Cronos émasculant son père, en dépit de l'intérêt psychanalytique de ce geste. Ils étaient attirés par l'idée d'harmonie qui enveloppe le récit de la Création. Harmonie et Création, deux thèmes auxquels je vais revenir dans un instant.

Un autre jour, avec d'autres étudiants, dans une étude lexicographique, nous parlions des 7 vertus et des 7 vices, chers aux artistes de la Renaissance. Comparant, entre autres, le terme français de Foi à son "homologue" chinois (*xin*), concept présent dans les textes classiques où il exprime la relation de confiance, et dont la graphie, par association de l'homme de la parole, évoque l'homme tout entier dans son dire, les étudiants marquaient à la fois la richesse et l'étrangeté de ce terme de Foi qui, pour les croyants, implique une relation autre que celle de l'homme à lui-même. Étonnement et, probablement, expression d'intérêt.

### Quelle attente ? Quelle quête ?

En préparant cet article, la première référence qui m'est venue à l'esprit pour parler de quête a été un roman de Mao Dun (auteur du *xx<sup>e</sup>* siècle,

dont au moins une œuvre, *Minuit*, est assez largement connue en Occident), intitulé *l'Eclipse* (1928), en fait un triptyque (Désillusion, Oscillation, Quête). Roman du désenchantement d'une jeunesse d'abord enthousiasmée par la Révolution démocratique de Sun Yat-sen, s'estimant trahie ensuite par les compromissions du Guomindang et finissant qui dans le conformisme des fonctionnaires, qui dans l'impuissance du journalisme censuré, qui dans l'enseignement idéologisé à outrance, qui dans la jouissance des amours débridés, dans l'alcool, la drogue ou le suicide. Tableau sinistre, reflet de son époque, qui verrait ensuite naître un autre espoir incarné par le communisme de Mao Zedong, berceau d'une autre jeunesse à son tour enthousiaste, et...

Me risquant à une interprétation de ce que j'observe ou entends, je dirais que l'attente, la recherche, la quête de ces jeunes qui m'entourent, vise principalement à retrouver l'harmonie des diverses dimensions de leur vie. Ceci est tout à fait traditionnel et l'on pourrait penser qu'assez naturellement, ils demanderaient au confucianisme de les conduire dans cette recherche. Mais il semble bien que ce confucianisme – œuvre de l'histoire – soit disqualifié, peut-être provisoirement, et l'on

se tourne aujourd'hui plus volontiers vers le bouddhisme et le christianisme.

La question que j'entends le plus souvent poser est celle-ci : « *Pourquoi notre pays a-t-il pris un tel retard dans le développement économique et social, et comment être assuré que celui-ci, maintenant réellement engagé, nous conduise, dans sa forme présente, sur une bonne voie, une voie de bonheur ?* » Si le bouddhisme intervient dans cette recherche, c'est en raison de la conviction que l'harmonie du monde, de toute société, se fonde sur l'harmonie vécue par chacun et chacune ; et la méditation, le recentrement sur soi sont perçus comme la voie d'accès à cette harmonie personnelle. Mais cette doctrine est en même temps critiquée pour son dédain du bien-être matériel et la passivité, la stérilité à laquelle il semble conduire au plan économique et politique. Le christianisme quant à lui, est perçu comme le moteur du développement – les Occidentaux sont vus comme essentiellement créateurs – mais un développement conduisant à la destruction des équilibres naturels et à la déliquescence des rapports humains.

Dernière remarque : j'observe que tout cela reste du domaine de la réflexion individuelle.



Comment parvenir à une prise de conscience et à une organisation collective ? Mais peut-être est-ce déjà aller trop loin, et poser une question à la manière occidentale ?

Il me faut conclure cette réflexion qui pourra paraître caricaturale. J'en prends le risque. On aura peut-être compris que plus les années passent, plus je me situe en "observateur", plus mon image de "lucarne" fait sens. L'exiguïté de mon cadre de vie et l'ampleur des différences à peine entrevues, et à cause de cela parfois perçues comme irréductibles, conduisent l'Occidental que je suis (et tout particulièrement l'Européen chrétien) à une immense humilité.

Si, comme le dit Simon Leys, sinologue fameux, « ... *la Chine est tout simplement l'autre pôle de l'expérience humaine ...* »<sup>1</sup>, le respect de cette altérité doit me conduire à une grande prudence quant à l'expression de l'universalisme chrétien, et l'image des "deux mains du Père", si chère à Saint Irénée, image qui présente l'inconvénient de supposer ou d'induire celle de miroir, est bien pauvre

et insuffisante pour rendre compte de la richesse de l'universelle et spirituelle expérience de l'humanité

Je ne pense pas que cet objectif – "rendre compte de l'universelle et spirituelle expérience de l'humanité" – soit à l'ordre du jour, soit un objectif pratique pour notre temps. Le seul domaine où un dialogue universel commence peut-être concrètement à se nouer aujourd'hui est celui de l'économie, dans le cadre des échanges, des contestations aussi, sur la mondialisation

Je terminerai en citant Jean Paul II – dont tout le Pontificat aura été tendu, je crois, par ce désir que l'humanité affirme et exprime en actes son identité, sa conscience spirituelle universelle – qui dit ceci : « *Alors que s'ouvre un nouveau siècle, il est une question qui, plus que toute autre, interpelle notre conscience humaine et chrétienne : la pauvreté de milliards d'hommes et de femmes [...] Le progrès des pauvres est une grande chance pour la croissance morale, culturelle et même économique de toute l'humanité.* »<sup>2</sup>. ■

1. Cité par Anne Cheng, dans *Histoire de la pensée chinoise*, p. 23.

2. Message du 1<sup>er</sup> janvier 2000, cité dans un article de Olivier de Berranger, *Le rôle des religions dans la mondialisation*.

# Francs-maçons et Chrétiens

## Rencontres de Limoges

**Louis Perouas est prêtre montfortain. Chercheur au CNRS, il travaille depuis 40 ans sur l'histoire du Limousin. Il a publié quelques 25 ouvrages et de nombreux articles dans des revues spécialisées. Ses travaux, et les chercheurs qu'il a rassemblés dans l'association "Rencontre des historiens du Limousin" ont fait progresser la connaissance en profondeur d'une mentalité régionale.**

**par Louis PEROUAS et Alain CAROF**

---

Depuis une trentaine d'années que le Cardinal Liénart est allé parler aux francs-maçons de la loge lilloise "Les Philadelphes" les démarches se sont multipliées pour établir des contacts entre catholiques et francs-maçons. Depuis une vingtaine d'années quelques prêtres, autorisés ou non par leur évêque, se sont fait initier sans qu'on sache toujours dans laquelle de la dizaine d'obédiences distinctes, voire opposées. Ce sont là des démarches généreuses. À Limoges, où maçonnerie et anti-maçonnisme ne le cèdent guère à d'autres régions, nous tentons

une autre expérience qu'on peut appeler de dialogue. Depuis la fin de 1999, des catholiques et des francs-maçons (du Grand Orient et du Droit Humain, mais pas encore d'autres obédiences), femmes et hommes (dont quatre prêtres), au nombre de 25, se réunissent deux ou trois fois par an.

Ces rencontres ont lieu tantôt dans un local maçonnique, tantôt à la maison diocésaine. Pour l'instant elles se font dans une grande discrétion, sous le titre "acacia", un terme de soi neutre, mais emprunté au rituel funéraire de la maçonnerie. Mais le moment est proche où ces échanges seront connus du grand public sous la forme d'un ouvrage à trois voix : « *Franc-maçonnerie et anti-maçonnisme en Limousin. Amorce d'un dialogue* ». Cela n'ira pas sans susciter des réactions, surtout du côté catholique. À chaque jour suffit sa peine.

De quoi parlons-nous ensemble ? Pour notre première réunion, un représentant qualifié de chacune des parties a exposé comment il percevait l'évolution des rapports entre catholiques et maçons depuis une douzaine d'années.

Après s'être présentés, les participants ont évoqué les thèmes et les questions qu'ils souhaitent débattre au cours de ces rencontres. Les réflexions et les échanges des réunions suivantes ont porté sur des sujets intéressants tout autant la sensibilité des maçons ou des chrétiens : le rite et le sacré, ou le symbolisme. Une autre fois l'échange était centré sur la place de la femme dans la maçonnerie et dans l'Église. Il a manifesté combien cet engagement progressif des femmes contribuait à bien des égards, à la transformation et au fonctionnement de toute institution. À partir de ces débats, vécus dans un climat de grande sérénité et déjà d'amitié naissante, chacun a mieux perçu les divergences et les convergences de nos familles spirituelles. Et partant progressivement de là, le groupe est aujourd'hui en mesure d'aller plus loin pour parler de nos différences et de ce qui nous sépare.

Nous avons conscience de n'être qu'au début d'une route qui pourrait être longue tant les réticences se révèlent grandes de part et d'autre. Chez les maçons, outre l'anticléricalisme en régression mais pas éteint, la blessure demeure



souvent encore vive des excommunications de 1738 et 1751 ; on se heurte aussi au refus de frères, pourtant chrétiens, de se joindre à nous, peut-être pour ne pas dévoiler qu'ils ont été initiés. Sans compter chez ceux qui partagent avec nous le refus d'inviter des adhérents de certaines obédiences, surtout la Grande Loge Nationale de France (GLNF). Chez les catholiques le poids énorme des fantasmes, même chez des gens ouverts à bien d'autres horizons et très dévoués au service de l'Église. Cela tient pensons-nous, outre aux phénomènes psychologiques, à une double méconnaissance : d'une part, des évolutions récentes d'une partie des maçons, ce qui n'est pas sans lien avec l'extension de leur recrutement ; d'autre part, celle des fautes graves commises par le catholicisme envers les maçons ; on ne peut occulter qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle on les a assimilés aux juifs (le complot judéo-maçonnique) comme fauteurs des malheurs de l'Église.

Ce n'est pas demain que Rome fera repentance de ses erreurs envers les francs-maçons

comme elle l'a fait envers les juifs ou pour Galilée. L'essentiel nous semble de poursuivre et de multiplier le dialogue à la base. Si, au titre de notre expérience limitée nous pouvions émettre des suggestions, nous dirions :

- accepter d'être soupçonné de naïveté, sinon plus, jusque par des membres de la hiérarchie ;
- oser, dans la discrétion, questionner sur l'organisation et le fonctionnement de la maçonnerie (sauf sur le nom des adhérents) ;
- accepter qu'on ne nous dise pas tout et même savoir opérer une interprétation de ce qu'on nous dit.

À plusieurs reprises, au cours de nos échanges, des maçons ont déclaré spontanément : « *nous avons les mêmes problèmes chez nous* », tels que par exemple aujourd'hui le retour à un ritualisme plus sévère de la part des nouvelles générations. Des réflexions de ce genre nous semblent un des indices que s'instaure un dialogue. Patience et longueur de temps... ■

# La foi chrétienne peut-elle concerner ceux et celles avec lesquels nous vivons ?

**Gilles Couvreur fait partie de  
l'équipe MdF de Gennevilliers, dans  
le diocèse de Nanterre.**

**Au titre de son appartenance au  
Service Recherche-Formation de la  
Mission de France, nous lui avons  
demandé de nous faire part de ce  
dossier de notre recherche  
commune.**

**par Gilles COUVREUR**  
prêtre de la Mission de France

---

*Que le lecteur ne s'attende pas à trouver ici une réponse exhaustive à la question posée. Le propos est plus modeste et les pages qui vont suivre ont une origine bien précise. Il s'agit d'un écho de la « Recherche commune » menée ces dernières années sur le thème suivant : « Dans un monde de mutations et d'incertitudes, vivre, proposer la foi chrétienne et lui ouvrir des chemins... ». Parmi les 55 contributions reçues, quelques-unes se demandent si*

*la foi dont nous vivons peut aussi concerner d'autres.*

En ouvrant ce dossier, on aura sous les yeux le contexte bien précis dans lequel nous vivons.

Hier ou avant-hier, nos compagnons de route se disaient souvent incroyants, athées ou agnostiques. Avec eux, le dialogue prenait la figure d'une rencontre « entre celui qui croyait au ciel et celui qui n'y croyait pas ». Certains avaient opéré une rupture avec l'Église, d'autres affirmaient joyeusement leur foi en l'homme. Jaillie d'une longue amitié, nourrie de combats communs, la complicité des uns et des autres revêtait souvent la posture d'un face à face exigeant.

Souvent, sans nous en être rendu compte, nous sommes entrés dans un nouveau paysage. Comment le caractériser en quelques lignes ? Peut-être cette brève conversation l'évoquera mieux que bien des discours : « Vois-tu, en France, il y a des chasseurs. Cela ne me dérange pas. À condition qu'ils n'amènent pas leur fusil chez moi. Dans ce pays, il y a des croyants. Ils ne me dérangent pas non plus. » Faudrait-il parler d'indifférence ? Il s'agit plutôt, pour beaucoup, d'une insignifiance de la foi des chrétiens et d'une insi-

gnifiance de l'Église, d'une Église qu'on n'a pas eu besoin de quitter puisqu'on vit ailleurs.

C'est dans cet horizon que se situent la majorité des réflexions qui suivent. Elles ont été ruminées dans un compagnonnage inscrit dans la durée.

## Quelques facettes d'une même question

On nous dit souvent, par exemple J.-C. Guillebaud : « Vous les chrétiens, vous êtes assis sur un trésor que vous ne savez pas exploiter. » Mais jaillissent les questions :

- « Avons-nous perçu que le message de Jésus pouvait intéresser l'homme ? Dans quelles circonstances ? »
- « Qu'est-ce que je vis de la foi qui puisse être dit à l'homme d'aujourd'hui ? »
- « En quoi la foi peut-elle tenir sa force prophétique et contestatrice vis-à-vis de ce monde nouveau ? »
- « Dans ce monde, la Parole de Dieu peut-elle se faire entendre ? Il nous revient pourtant de faire naître là une parole de foi... »

- « Il faudrait que ce soit une foi <en connivence>, en <consonance>, au <diapason> des hommes et des femmes d'aujourd'hui, qu'elle soit <fréquentable> par eux. »

### C'est en dehors des catégories mentales de nos compagnons...

« La foi nous incite au partage d'une parole sur l'homme. Et, en même temps, nous sommes très souvent dans l'impossibilité d'un dire sur la foi, d'une parole appropriée sur la foi. » Car « il y a un impossible discours qui puisse recouvrir tout le contenu de la foi. »

Pourtant « Le plus difficile reste pour nous l'indifférence, quand plus rien ne semble faire signe. » En effet, « les mots de la foi sont pour eux un langage étrange, inadapté, étranger. » – « J'en connais aussi pour qui Dieu est en dehors de leurs catégories mentales, et c'est passionnant de se confronter à eux. »

« Parfois il faut lutter contre des images toutes faites qui bloquent la compréhension ou font de la foi et de l'Église quelque chose d'archaïque, vestige folklorique d'une réalité déjà disparue. »

« Je connais aussi des gens qui considèrent que le sentiment religieux est une aliénation, une superstition. Je les comprends et ça ne m'étonne pas et je ressens cette possibilité réelle que des gens soient sans la foi. Mais j'ai du mal à me résoudre à ce que la foi n'intéresse pas des gens... »

« La foi chrétienne peut-elle concerner ceux avec qui nous vivons ? Pour ma part, je réponds directement à la question posée par la négative : en France aujourd'hui la foi chrétienne ne peut pas concerner la majorité de ceux avec qui nous vivons. Parce qu'ils sont trop souvent rassasiés, ils n'en éprouvent pas le besoin. L'Évangile est destinés aux pauvres. Le salut par l'Évangile est promis à ceux qui attendent un salut autre que celui de vivre tranquille. Parce que l'Évangile dérange ici, c'est ailleurs qu'il produit les fruits attendus. » – « Par contre, nombreux exemples chez les pauvres où Jésus peut intéresser l'homme. »

« Mais, autant nous avons à connaître ce que nous essayons d'être comme croyants, autant nous ne cherchons pas à savoir ce qui nous différencie des autres quand ils sont non-croyants. Le faire serait-il les respecter dans leur liberté et leur dignité ? »

## À quelles conditions un échange en profondeur devient-il possible ?

« En quoi ce monde nouveau, ce monde de mutations et d'incertitude interpelle-t-il la foi chrétienne ? Ma foi me pousse à regarder ce monde aimé de Dieu de façon positive. J'ai l'impression que ses incertitudes et ses mutations lui donnent de nouveaux points de repères qui peuvent servir une <refondation du monde> – « Brassage, mondialisation, <relativisme>, n'ont-ils pas quelque chose de salutaire ? »

« Dans ce monde qui change – nous en avons longuement débattu – nécessité que nos signes et nos paroles tiennent compte de l'homme d'aujourd'hui. »

« Certains aspects du monde nouveau ont eux-mêmes une portée prophétique et il faut sans doute que la foi chrétienne les reconnaisse et fasse alliance avec eux. Ce sont souvent des non-croyants qui vont réveiller dans l'Église une responsabilité prophétique sur laquelle elle s'était assoupie. C'est le cas des Droits de l'Homme qu'elle reconnaît et veut servir après les avoir rejetés dans un premier temps. Dans bien des domaines, ce sont des non-croyants qui tirent les

premiers le signal d'alarme. Mais, certains organismes chrétiens, comme le CCFD, la CIMADE ou le Secours Catholique, sont à l'avant garde de la lutte pour les Droits de l'Homme. Il y a des possibilités d'alliance qui sont très nécessaires, car le <relativisme> peut aussi amener au plan social le fatalisme et la résignation devant la loi des plus forts ou des plus favorisés. »

« Nous transformons le monde autant que le monde nous transforme. C'est une expérience fondatrice pas assez affirmée. Il faudrait entendre "transformation" au sens large, comprenant le changement d'aspect, la modification d'un système du fait des échanges, la modification des repères et du sens pour atteindre une <métamorphose>. »

## Avoir le souci d'être authentique

« Au cœur de nos engagements, il peut arriver que nos amis non-croyants nous interrogent sur le fait qu'ils perçoivent des liens entre nos engagements communs pour les autres et nos convictions de croyants. Là, notre <être avec> devient un témoignage : il montre le pourquoi de notre

attachement au Christ. Il manifeste l'espérance qui anime les chrétiens dans le devenir de l'homme. Mais ces occasions sont rares et souvent le chemin est long pour y arriver. Être avec... pour accueillir et bâtir le royaume. »

« Comment proposer la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ, si rien ne montre que Dieu est le centre de notre vie personnelle et collective comme Il l'a été dans sa vie sur terre ? Ne faut-il pas nous libérer davantage et nous organiser pour donner le témoignage d'une prière de qualité, une prière liée à nos engagements ? »

« Pour nous, il ne s'agit pas d'une affaire de stratégie, mais un souci d'être authentique. Être vrai avec soi-même, c'est déjà donner un certain visage de la foi. Ce visage doit d'abord être <fréquentable> au sens le plus banal du terme ; cela impose que l'autre se sente accueilli, qu'il puisse être à l'aise, qu'il puisse être reconnu. Cela exige donc une certaine compétence. Pour être entendu, reconnu et accepté il faut connaître le milieu que l'on fréquente, son langage, ses usages et avoir partagé un bout de son histoire. »

« Accepter d'être signe exige de s'interroger sur la validité du signe que nous donnons et nous pouvons alors être amenés à aller <plus loin>. Par-

fois les signes que nous donnons peuvent être reçus comme des contre-témoignages, et nous pouvons être sommés de rendre compte de ce qui nous fait prendre telle ou telle position. »

« Parfois, il faut lutter contre des images toutes faites qui bloquent la compréhension ou font de la foi et de l'Église quelque chose d'archaïque, vestige folklorique d'une réalité déjà disparue. »

## Oui, Jésus Christ peut concerner les hommes...

### En certaines circonstances

« Tu es étonné que, parfois, dans les CV, on "brandit" son appartenance religieuse... » La mention de Dieu apparaissant là où on ne l'attendait pas.

« Après de longues années, par exemple s'il y a 20 ans de solidarité, tu constates que le message de Jésus peut intéresser l'homme : nous le repérons dans le quotidien ; exemples : à l'hôpital comme prêtres ouvriers. »

« Dans la vie personnelle, le "relativisme" (tout se vaut, tout est respectable...) peut condui-

re à un manque d'audace et d'espérance. Je crois que le message de Jésus peut intéresser l'homme à ce niveau. Ainsi, pour leur mariage, la majorité des fiancés, même peu catéchisés, choisissent le texte de St Marc : <Tous deux ne feront plus qu'un. Que l'homme ne sépare pas ceux que Dieu a unis.> C'est une parole qui leur montre un horizon qu'ils désirent malgré les échecs si nombreux. C'est une parole qui indique une vocation qui dépasse l'homme livré à ses propres forces. » – « En dialoguant sur le < lâcher prise >, sur la confiance dans le couple par exemple, j'ai senti que c'était un langage qui passait bien. Cela m'a permis de parler de Dieu. »

« Nous avons perçu que le message de Jésus pouvait <intéresser> l'homme, particulièrement dans la rencontre de situations limites – de situations de mort – dans le monde de la Santé. Ce qui nous distingue alors dans ces situations éprouvantes, c'est notre manière de les vivre. La foi au Christ ressuscité nous permet d'aller plus loin en nous-mêmes. Nous dévisageons la mort comme un passage qui invite à se laisser rejoindre par Jésus-Christ mort et ressuscité. Chaque fois que le soignant, le souffrant, toute personne qui est là, manifestent un comportement plus

humain : écoute, attention, tendresse... nous reconnaissons alors que cette attitude humaine ou ce travail humain sont au diapason, en consonance, en connivence avec l'Évangile proclamé par Jésus de Nazareth. Stimulés à être plus humains, donc plus femmes et plus hommes, plus prêtres, alors nous percevons que le message de Jésus peut <intéresser> l'homme en commençant par nous mêmes. »

(Un enseignant) : « L'an dernier, lorsque trois élèves – deux filles et un garçon – sont venus un jour à 13 h demander à me voir en urgence car ils ne savaient plus comment agir avec une de leurs copines qui paraissait <s'enfermer> dans une attitude de repli sur elle, qui leur faisait craindre même qu'elle n'aille jusqu'à se suicider. Nous en avons longuement parlé ensemble à deux ou trois reprises, eux me demandant surtout conseil sur l'attitude à tenir. N'était-ce pas là un peu un écho à la question que Joël Chérief rappelait dans son intervention à la session de Valpré : « Qu'as-tu fait de ton frère ? » (Cf. *Lettre aux communautés*, n° 206, p. 65-66) Certes ces jeunes n'avaient sans doute pas dans leurs têtes cette question ainsi formulée, mais ils témoignaient très fort de leur souci du devenir de l'un d'entre eux. »

« Parfois la rencontre d'autres religions nous oblige à creuser au plus profond de notre tradition et à l'ouvrir à d'autres dimensions. Parfois il faut savoir faire taire nos scrupules et oser une parole explicite. Parfois c' est directement cette parole explicite qui est sollicitée... »

### De nouvelles demandes apparaissent

« Le monde change. Nous avons longuement débattu de la nécessité que nos signes et nos paroles tiennent compte de l'homme d'aujourd'hui en soulignant deux terrains à prendre en compte : une nouvelle demande d'intériorité, un nouveau rapport au temps. »

▲ « Même si les mots paraissent souvent piégés et à double sens, les personnes que nous rencontrons manifestent une réelle recherche d'intériorité. Cette demande s'exprime souvent lors de rencontres non programmées au hasard de la vie. Il faut savoir alors être disponible pour saisir l'expression furtive d'une réelle profondeur. Nous avons parlé de la « pastorale des cages d'escaliers ».

« La foi chrétienne peut-elle concerner des jeunes ?... La réponse n'est pas aussi évidente que cela pourrait sembler. Pour plusieurs raisons : cela

peut aussi dépendre du jeune, de l'étape de son développement personnel, mais aussi de l'environnement dans lequel il évolue. Pour autant, il me semble que, majoritairement, ces jeunes, par leurs attitudes, leurs conduites – parfois <à risques> –, leurs paroles – parfois provocatrices –, posent fondamentalement la question du sens, Et très souvent, sans l'exprimer verbalement, ou alors de façon maladroite, ils espèrent des adultes qu'ils côtoient – parents mais certainement aussi enseignants – que ceux-ci sauront – en actes et en paroles – leur montrer, voire leur prouver, que pour eux, adultes, la vie a un sens, qu'elle vaut la peine d'être vécue ; et cela, afin qu'eux-mêmes, jeunes, c'est-à-dire adultes en devenir, trouvent à leur tour une raison de vivre <demain>, c'est-à-dire au-delà du présent, quelle que soit la façon dont ils le vivent... »

▲ « Si ces interpellations profondes et fugaces à la fois témoignent d'une recherche d'intériorité, elles doivent aussi être reliées à un nouveau rapport au temps et à soi-même. »

Un graffiti dans le métro : « Je surfe, je zappe, je glisse, donc je suis. » – « On zappe, on vit (intensément bien sur !) l'instant présent et on a



du mal à se projeter dans un futur qui angoisse, en écho à un passé qui n'a pas tenu ses promesses. Il faut donc saisir les occasions quand elles se présentent. Ce désir de vivre le moment présent est également en lien avec la recherche d'épanouissement de soi. On ne parle plus de sens de l'effort et de persévérance mais de dépassement de soi ! On ne veut plus sacrifier son bonheur à l'avenir du groupe. Cette recherche peut donner l'impression de former un homme égoïste et incapable de se construire dans la durée. Mais parfois elle motive aussi certains pour une pratique sportive ou artistique qui font bien appel à l'effort, à la persévérance et à l'esprit d'équipe. Cette recherche n'est pas en contradiction avec la recherche de salut personnel que propose la foi chrétienne. Mais elle remet toutefois en cause le discours ancien sur un salut promis dans l'au-delà. C'est ici et maintenant que la foi doit favoriser le développement de la personne. Comment l'Église favorise-t-elle aujourd'hui cet épanouissement de l'homme et de la femme qui s'y présente ? Comme disait l'une d'entre nous <Comment l'Église me fait-elle du bien ?> Il nous semblait par exemple que des temps forts, bien préparés, répondaient plus à cette demande que la pratique hebdomadaire sou-

vent perçue comme peu gratifiante et trop contraignante dans un emploi du temps de plus en plus serré. »

« Cette recherche d'un épanouissement au jour le jour nous semble aussi remettre en cause encore profondément notre foi et notre pratique : Quelle fidélité est-elle encore compatible avec cette exigence ? Nous tenons pourtant à cette fidélité au nom d'une promesse et elle nous paraît essentielle à notre fois et à nos vies (couple, engagement). Pour nous le véritable épanouissement est celui qui s'opère dans la durée. S'il faut donc savoir être disponible aux occasions et proposer des temps forts, il est aussi de notre responsabilité de vivre une <pastorale de la durée> qui propose un chemin structurant de la foi et un accompagnement continu. »

### **Car l'homme est en jeu**

Nous nous référons souvent à une expression de Blaise Pascal : <L'homme passe l'homme>, mais ces mots demandent à être replacés dans leur contexte : « L'homme passe infiniment l'homme, et entendez de votre maître votre condition véritable que vous ignorez. Écoutez Dieu » (Pensée 434, Section VII).

« Cela suppose la foi. S'il s'agit d'exprimer par cette expression que l'être humain est à la recherche d'un « plus », ou manifeste un dépassement de lui-même avec générosité, oui, dans les milieux hospitaliers et de la Santé, nous l'avons perçu et le percevons très souvent, aussi bien chez des chrétiens que chez les autres. Mais également ailleurs dans notre vie quotidienne. Dans notre conscience de croyants nous savons que seul Dieu permet que l'homme passe l'homme. Cela n'est pas en contradiction avec le fait que nous respectons conscience et liberté de chacun. La foi nous incite au partage d'une parole sur l'homme. Et en même temps nous sommes très souvent dans l'impossibilité d'un dire sur la foi, d'une parole appropriée et exhaustive sur la foi. La foi cependant nous éclaire pour reconnaître que dans sa fragilité l'homme se révèle grand. »

« Un certain accomplissement dans l'humain (peut) nous conduire à la foi. En retour, en quoi les autres et leurs convictions peuvent-ils concerner la foi chrétienne ? C'est le corollaire de la question précédente. Chaque fois que nous découvrons, que nous rencontrons davantage d'humain, nous sommes invités à être nous-mêmes plus humains, donc plus chrétiens... La foi chré-

tienne est concernée dans la mesure où elle reconnaît que le travail de l'Église est d'abord d'aider les gens à redonner sens à leur vie. La foi est le don de la grâce de Dieu.

« Bref, sans forcément toujours y parvenir autant qu'il pourrait être souhaitable, je m'efforce – avec eux – de créer un climat, de susciter un état d'esprit. M'arrive-t-il alors d'être témoin que l'homme passe l'homme ? Oui, sans doute, par exemple lorsque, au cours d'un de ces entretiens avec l'un ou l'autre, la personne rencontrée en profite pour me dire l'inquiétude qu'elle a au sujet du comportement d'un des membres de la classe. Ces attentions à l'autre m'ont permis parfois de tourner davantage mon regard sur cet autre, ou m'ont conforté dans une intuition que j'avais, et ont pu permettre une réaction des adultes. »

« À l'aube du 3<sup>e</sup> millénaire, Jésus constitue encore une interpellation pour notre monde, ébranlé dans la conviction qui nous était familière d'une société en marche vers une transformation politique et sociale, vers un monde nouveau pour l'homme et son épanouissement. Une marche en avant que nous avons la tentation, nous chrétiens, de calquer sur le <dessein de Dieu>. Or, nous sommes à un tournant historique où le des-

tin de l'homme est en jeu. Il peut devenir, comme le suggère Antoine Casanova, <un élément jetable> dans la perspective néo-libérale qui voudrait s'imposer comme inéluctable, incontournable. « Le christianisme, je le vois comme une réserve inépuisable d'interpellation » dit le penseur marxiste. Mais il ajoute que ce même « christianisme comporte en lui-même des contradictions radicales, telles que le laisse apparaître ce qui se vit dans les Églises ».

## Mais de quel message s'agit-il ?

### Une fraternité universelle...

« Si l'on résume le message de Jésus à un message de fraternité universelle, il peut intéresser tous ceux qui ont une sensibilité et une pratique humanitaires. Mais, parmi eux, beaucoup se demandent aussi pourquoi tant parler de ce Jésus qui a vécu en d'autres temps la fraternité humaine ? »

« Si l'institution Église, qui se réclame de Lui, apparaissait comme l'avant garde d'une humanité fraternelle, cela pourrait être intéressant. Et de fait, quand l'institution Église prend parti pour les sans papiers ou les paysans sans terre,

c'est une bonne nouvelle. Mais la vie de l'Église apparaît hélas ! plus souvent de façon moins attrayante et beaucoup plus contradictoire... »

« Il faudrait sans doute dégager davantage les conséquences humaines de notre foi : ainsi le dépassement des frontières, la vie communautaire, la non-violence, l'égalité entre hommes et femmes, et d'autres pratiques que les chrétiens rejettent trop souvent pour la fin des temps. »

« À Fos sur Mer, dans le Livre d'or du Foyer des marins, des russes, des philippins écrivent émerveillés : <Nous sommes devenus amis>. Pourrait-on aller plus loin avec eux ? Le message de Jésus pourrait-il les intéresser ? »

### Une fraternité fondée sur la dignité d'enfants de Dieu

« Le message de Jésus est celui d'une fraternité universelle fondée sur la dignité d'enfants de Dieu. Cette vie avec Dieu est sans doute l'aspect le plus prophétique de notre foi. Peut-il intéresser nos contemporains dans leur <devenir homme> ? Ce n'est pas un domaine dont on parle beaucoup, surtout quand on est pris par les urgences de l'humanitaire. »

« Il n'est pas rare de voir des gens interpellés par la prière des musulmans, plus visible et plus fréquente que la nôtre. Les jeunes qui vont à Taizé sont heureux de découvrir des paroles d'évangile exprimées à la fois dans une vie de prière très belle et dans une pratique de fraternité universelle. Ne faut-il pas nous libérer davantage et nous organiser pour donner le témoignage d'une prière de qualité, liée à nos engagements ? Comment proposer la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ, si rien ne montre que Dieu est le centre de notre vie personnelle et collective comme Il l'a été dans sa vie sur la terre ? »

Mondialisation, brassage des cultures entraînent un certain relativisme. Mais « le relativisme n'est-il pas quelque chose de salubre ? Il met à l'abri des idéologies, à condition de mettre aussi en cause la dictature de l'économie. Il ouvre à la recherche. Certes sur le plan religieux, il se concilie mal avec une vérité absolue... Mais ne faut-il pas relativiser davantage ce que nous disons de Dieu et de Jésus-Christ ? Jésus reste unique pour moi, je crois qu'il a un lien unique avec Dieu. Mais je crois aussi que tous les mots que j'emploie pour dire ma foi sont à la fois justes et dérisoires. Je crois que Jésus-Christ est plus grand que Jésus

de Nazareth. Je crois que Dieu dépasse tous les concepts, même s'il a voulu se révéler comme Père de Jésus-Christ. »

### Une de nos tâches serait-elle de permettre de NOMMER ?

Dans l'itinéraire cahotique de notre recherche, la démarche d'un couple en vue de son mariage pourrait nous indiquer un chemin qui s'ouvre à nous. Lui est chauffeur poids-lourds, guadeloupéen et chrétien ; elle, fille d'une française et d'un algérien, est infirmière en salle d'opération. Katia est fort seule : maman décédée, père refusant d'être présent au mariage puisque sa fille épouse un <noir>. Voici quelques lignes de la déclaration d'intention de Katia :

« Après onze années et demie de hauts et de bas, toutes ces années qui ont permis de nous connaître dans les moindres détails, les bons comme les mauvais. Nous avons su surmonter de gros tracas, nos peurs et nos désillusions du passé. Nous nous sommes enfin décidés à nous marier... Nous avons de nombreux points communs sur notre façon de voir les choses... Que ce soit pour le

couple, qui doit rester uni, grâce à l'amour, la tendresse, le respect de l'autre, la fidélité, la patience, qui doit continuer à se surprendre, à se connaître... pour que s'installe une grande complicité... pour affronter les mauvais moments et en ressortir plus forts, pour donner aux autres sans rien attendre en retour, pour le respect de la liberté que l'on se donne, lorsque chacun de nous en a envie...

Grâce à l'entourage familial de José, j'ai pu me rapprocher de l'Église. Car, n'étant pas baptisée, je ne connaissais pas ce monde. J'avais mes propres convictions qui me permettaient de suivre mon chemin droit et le moins sinueux possible. Respecter chaque être, être réceptive aux autres,

les comprendre, ne pas les haïr, ne pas chercher à faire du mal, et donner si l'on veut recevoir...

Aujourd'hui, je peux dire et je peux mettre un nom sur ce en quoi je crois. Je crois en Dieu, car je pense qu'il y aurait trop de choses qui n'auraient aucun sens dans cette vie, sur cette terre et peut-être au delà... »

*Dans un monde où beaucoup vivent sans éprouver le besoin de <nommer> ce qui est le cœur de leurs vies, une de nos responsabilités ne serait-elle pas qu'on puisse <mettre un nom> ; ou, mieux, qu'on puisse recevoir, comme un don, le <nom> de Jésus-Christ ? ■*

# Les jours s'en vont je demeure...

par Lucien SÈVE

**Il y a longtemps que nous dialoguons avec Lucien Sève, philosophe et membre du Parti communiste. À dire vrai, nos rencontres ne furent pas nombreuses mais elles furent toujours franches et profondes et je garde un grand souvenir de la dernière. Ce devait être peu après la chute du mur de Berlin et Lucien Sève avait partagé avec nous ses questions, ses raisons d'espérer et surtout son cheminement d'exigeante fidélité au sein du Parti. Par bien des aspects, il nous avait rejoints dans notre propre cheminement. Nous le remercions vivement de prolonger ce dialogue par le témoignage qu'il nous offre dans ce numéro de la *Lettre aux Communautés*.\*** Jean-Marie Ploux

Ai-je changé depuis disons vingt ans ? Répondre non serait tout à la fois bien peu crédible – j'ai vingt ans de plus – et bien peu flatteur – alors, définitivement immobile ? J'ai changé, certes – mais pas de cap.

De fondation, je suis athée-matérialiste-anti-clérical. Enfants aux début du xx<sup>e</sup> siècle, mes parents ont souffert l'un et l'autre du cléricisme – beaucoup. Etre directeur d'école laïque en 1905 dans un village fanatisé par le curé contre l'enseignement public ("une tanière", comme devait le dire aimablement Pie XI en 1929), c'était un vrai combat, dont on ne sait plus la férocité. J'ai gran-

\* Outre le livre qu'il cite dans son texte, Lucien Sève est l'auteur de *Pour une critique de la raison bioéthique*, éditions Odile Jacob. Il y en a bien d'autres !

di dans l'esprit de ce combat. Pas baptisé. Vingt ans peu après la Libération, étudiant en philo à la rue d'Ulm : je suis devenu matérialiste organique et communiste militant. Je le suis toujours.

Que l'anticléricisme – au sens où il veut dire : rien qui vaille dans une foi religieuse – soit non seulement débile mais réactionnaire, c'est le Parti communiste qui me l'a appris. Maurice Thorez, avec la "main tendue" de 1936. Lénine aussi, l'un des plus grands calomniés de l'histoire, aujourd'hui encore. Lénine qui, par exemple, en avril 1921, adresse à Molotov, au secrétariat du Comité central, le billet suivant : « *Si j'ai bonne mémoire, les journaux ont publié une lettre ou une circulaire à propos du 1<sup>er</sup> mai qui dit : faire éclater le caractère mensonger de la religion, ou quelque chose dans ce genre. Il n'en est pas question. C'est un manque de tact. À l'occasion de Pâques, justement, il faut recommander autre chose : non pas faire éclater le caractère mensonger, mais éviter absolument tout irrespect envers la religion. (...) Si le secrétariat n'est pas d'accord, en référer au Bureau politique.* » (Œuvres, t. 45, p. 94) C'était là tout autre chose qu'une habileté : le fruit d'une fondamentale conviction – celle selon laquelle l'anticléricisme, en

substituant à l'opposition bien réelle des classes un artificiel conflit des consciences divisant les opprimés entre eux, est "bourgeoisement mensonger" – ce sont les mots même de Lénine. Le communisme m'a rééduqué en profondeur. Toujours aussi incroyant, mais désormais très attentif à ce que mes parents n'avaient pas perçu, j'ai avancé peu à peu vers ce que j'appelle un matérialisme **intégral**, auquel rien de ce qui est humain ne peut demeurer étranger, y compris donc le **sens humain** dont se charge une foi religieuse, alors que ce qu'on tient trop souvent pour le "vrai" matérialisme, le matérialisme négateur de sens qui ne veut connaître que les "choses", est à mes yeux un matérialisme foncièrement tronqué.

Je n'ai pas changé de cap, mais certes j'ai changé. J'ai été changé. Par quoi, surtout, dans ces vingt dernières années ? Par deux mouvements historiques de nature bien différentes, où je me suis fortement impliqué.

L'essor de ce qu'on a appelé la bioéthique, d'abord, c'est-à-dire en fait de l'invention morale collective à quoi nous contraignent les torrentiels développements de la biomédecine depuis les an-

nées quatre-vingt. Il se trouve que j'ai été nommé en 1983, à sa création, membre du Comité consultatif national d'éthique pour les sciences de la vie et de la santé – le CCNE. Ayant tout à apprendre sur le sujet, j'y suis resté longtemps silencieux, jusqu'au jour où je me suis risqué à dire : il me semble que nous ne faisons pas assez d'éthique. Il est apparu que ce sentiment était général. Aussi me suis-je vu charger par le Président d'alors, Jean Bernard, d'animer au sein du CCNE un groupe de réflexion sur la personne humaine et les exigences de son respect... En cette délicate circonstance, j'ai été beaucoup aidé par l'expérience acquise dans les dialogues que, communistes, nous menions de longue date avec des chrétiens. Je comprenais du dedans ce qu'un scientifique matérialiste ne pouvait en aucun cas endosser – et d'abord cette incrimination du **savoir** en lui-même à laquelle, se trompant gravement de cible, procèdent certaines pensées religieuses. Je ne m'en trouvais pas moins en profonde résonance avec bien des *non possumus* de croyants vis-à-vis de tout ce qui, au nom d'un scientisme de plus en plus dopé par l'appât des plus-values boursières, court allègrement vers la chosification des personnes et plus largement de tout l'humain. Et nous

avons le plus souvent réussi à nous **entendre** tous, aux multiples sens du mot, non certes sur tout – en des matières comme l'euthanasie active ou le clonage thérapeutique, on ne s'entend pas toujours avec soi-même... – mais sur la plupart des questions, justement pour avoir cherché accord non sur le plus petit mais sur le plus grand : le non négociable respect de tout homme et de tout l'homme. Dans cette longue marche, j'ai noué avec des collègues chrétiens de très authentiques amitiés – comme avec la si regrettée France Quérré. Tout cela a fait beaucoup avancer ma réflexion sur la dimension anthropologique essentielle – quoi qu'on en ait pu dire – de la pensée marxienne. Dans l'échange avec des théologiens du Centre Sèvres, j'espère avoir fait un petit peu progresser l'élaboration éthique d'un **concept laïque de personne**, concept qu'on est fondé à considérer comme d'intérêt public. Dans la continuité des préoccupations qui m'avaient dès l'origine conduit vers Marx, quelque vingt ans d'expérience bioéthique ont fait de moi un matérialiste plus irrécyclable que jamais avec ce biologisme réducteur qui vient si souvent cautionner culturellement le désastreux pilotage actuel de la recherche en biomédecine par la frénésie de rentabilité financière.



L'autre mouvement d'histoire qui m'a grandement remué, c'est bien sûr la fin du monde communiste – je veux dire par là non seulement l'implosion de l'Union soviétique et des régimes de l'Europe de l'Est, séisme géopolitique déjà en lui-même de première grandeur, mais plus encore ce qui est apparu, et ce que beaucoup considèrent toujours, comme la 'fin du communisme' en tant même que visée historique et lutte pratique de dépassement du capitalisme et de toute la préhistoire de classe de l'humanité – d'où chez plus d'un(e) de foncières reconversions culturelles et biographiques. Communiste militant et théorisant depuis un demi-siècle, j'ai bien entendu été rudement secoué par cette vaste turbulence. Mais je n'y ai pas vu et n'y vois toujours pas une "fin du communisme", au sens vrai et fort du mot. Non seulement parce que l'état du monde et de l'homme sous le vent de folie néocapitaliste exige pathétiquement que soit reconstruit le champ de luttes radicales où je me suis battu avec tant d'autres ma vie durant – et, au sens politique du terme, le "communisme" n'a pas fini d'être bien nécessaire dans un tel champ –, mais aussi parce que le "socialisme réel" est

mort, si l'on veut bien analyser les choses au-delà des clichés médiatiques, non pas d'être **communiste** mais, exactement au contraire, de ne l'être pas, et en fait de ne l'avoir jamais été – quel aveuglement n'ai-je pas partagé, d'en avoir pris la mesure si lentement ! En son effectif sens marxien, le communisme c'est le dépassement de toutes les grandes aliénations historiques de l'humanité – économiques, politiques, sociétales, mentales... – par la **réappropriation** qu'ont à accomplir les individus de leurs puissances sociales communes, devenues dans les sociétés de classes des forces qui leur échappent et les écrasent. Or, pour des raisons que je ne peux développer ici, l'URSS du grand tournant stalinien, à la fin des années vingt, s'est orientée dans tous les domaines à contre-front de cette visée : bureaucratisation économique, despotisme politique, normalisation idéologique... L'essentiel a été grevé de ce terrible contre-front, et dans le mouvement communiste occidental non moins que dans le système étatique oriental. Ce qui a été mis en déroute par l'histoire n'est pas du tout le **communisme** mais bien au contraire l'**abandon de cap** qui s'est généralisé sous l'étiquette communiste. Prenant mes responsabilités

critiques face à l'immobilisme de la direction du PCF – j'ai été en 1984 l'un des initiateurs du mouvement de la refondation communiste –, j'ai durant ces vingt dernières années essayé de repenser à neuf, me semble-t-il (cf. *Commencer par les fins – La nouvelle question communiste*, La Dispute, 1999), le sens actuel d'un authentique communisme et ses incontournables conditions : nouvelle culture théorique, nouvelle vision stratégique, nouvelle pratique politique, nouvelle forme-parti... Le communisme en ses pleines exigences émancipatrices ne peut plus être renvoyé aux calendes : elles doivent prendre déjà tout leur effet possible dans les pensées et les actions d'aujourd'hui même, seule garantie contre le retour de dérives staliniennes. Evidemment, ce n'est pas facile. Mais un combat d'un tel enjeu historique et humain serait-il plausible s'il se présentait comme facile ?

À la lumière de ces deux expériences fortes, et de quelques autres, je n'ai cessé d'attacher plus d'importance à la question de l'**aliénation** au sens même que Marx donne à ce concept dans son œuvre de maturité. Par l'outil et le signe, l'humanité s'**objective**, et ce développement cumulatif illimité

d'une *humanitas* objectivée – productions matérielles et symboliques, rapports, institutions, valeurs... – est la clef de son destin unique : l'individu ne naît pas homme au sens historiquement développé du mot, il a à le devenir en s'appropriant biographiquement une part toujours singulière de cette humanité excentrée, en s'**hominisant** de façon personnelle – ce pourquoi l'humanité est essentiellement inachevée. Mais dans cette société de classes, dans cette préhistoire sociale où nous sommes toujours, les puissances humaines objectivées échappent au contrôle de leurs producteurs effectifs, elles s'aliènent comme des fatalités étrangères : d'où cette tendance apparemment incoercible à une **déshumanisation** sans rivages où il semble bien que nous nous enfonçons, alors même que n'ont jamais existé tant de possibles voies d'humanisation. Chose inouïe : le communisme, par essence visée de désaliénation universelle, s'est lui-même aliéné de la pire façon. Du moins donne-t-il lieu, depuis maintenant quelques décennies, à des efforts très considérables de retour critique sur soi et de ressaisissement de son authenticité.

Dans ces efforts, pour l'essentiel ignorés des médias, il y aurait pourtant, me semble-t-il, utile

matière à réflexion et à échange avec d'autres que les communistes. Par exemple, pour le débat entre croyants et incroyants. Car, toutes choses très différentes d'ailleurs, l'aliénation touche aussi – parfois terriblement – les grandes religions contemporaines. La question de la désaliénation ne concerne-t-elle pas l'islam face aux intégrismes sanguinaires qui s'en prétendent dépositaires ? Ne concerne-t-elle pas le judaïsme face aux conversions de persécutés en persécuteurs qui s'en réclament ? Je connais des chrétiens qui ne sont pas sans interrogation à ce titre même sur leurs

Églises. À mesurer le poids d'aliénation qu'on ressent partout aujourd'hui, ne faut-il pas en venir à considérer l'extrême vigilance contre tout dessaisissement de nos humaines responsabilités et le courage de son refus comme l'une des plus cardinales exigences éthiques de l'heure ?

Je n'ai pas changé mon cap mais mon pas. J'ai appris qu'il fallait à l'occasion savoir être rebelle aux siens pour demeurer fidèle à soi – c'est-à-dire au fond à ce qui les fait eux-mêmes. ■

# Incroyance et athéisme aujourd'hui

par Alain B.L. GÉRARD

---

**J'ai rencontré Alain B.L. Gérard en décembre 1999, à Bordeaux, où l'Association des théologiens du Sud-Ouest nous avait invités à dialoguer avec eux sur la question d'un sens de l'homme et pour l'homme aujourd'hui. Alain B.L. Gérard est juriste et philosophe et il est engagé dans la franc-maçonnerie. Il est notamment l'auteur de *Éthique et modernité*, Éditions Erès et de *La quête du sens*, Éditions du GREP-Midi Pyrénées. Nous avons sympathisé au cours de cette journée que nous avons préparée par un dialogue sur nos convictions et nos questions. C'est donc tout naturellement que je lui ai demandé de bien vouloir partager avec nous son regard sur la foi et ses convictions humaines. Nous le remercions vivement de s'être prêté une fois de plus à cet échange. Jean-Marie Ploux**

Longtemps l'incroyance fut marginale et apparaissait sur un fond de foi à ce point général qu'elle pouvait sembler n'être qu'insouciance ou inconscience et qu'il suffisait pour convaincre l'incroyant de lui *rappeler* ses devoirs, sans qu'il fût besoin de rien lui expliquer d'autre.

Ce serait encore là, semble-t-il, la position de l'Église. Quand elle s'adresse aux incroyants aujourd'hui, elle parle de morale, de droits de l'homme, de respect de la vie, mais jamais de Dieu, comme si celui-ci était, au fond, admis et connu par tous et qu'aucune faille ne pouvait exister en ce domaine. Dans son livre *La splendeur de la vérité*, le pape Jean-Paul II présente les beautés du monde avec Dieu, mais ne dit jamais pourquoi ni comment croire en Dieu, de sorte que si

on n'y croit pas, son livre perd toute valeur d'argument.

La question de l'incroyance n'est plus aujourd'hui "pourquoi ne pas croire?", mais à l'inverse "pourquoi croire?", ou même carrément "comment est-il encore possible de croire?". Le reste ne vient qu'après.

Dans les limites étroites du présent article on voudrait évoquer très succinctement deux aspects de ce sujet immense : en premier lieu donner quelques raisons de ne pas croire (parmi d'autres) à titre simplement exemplatif d'une certaine position intellectuelle, et en second lieu indiquer ce que peut être le sens de la vie sans Dieu.

## Un cadre de discussion

Mais auparavant il faut encore préciser quelques points.

Autant une certaine conception littérale et naïve (intégriste) de la religion n'est plus soutenable (et n'est plus soutenue par l'Église), autant une certaine conception mécaniciste élémentaire de la science n'est plus soutenable non plus. L'homme

est plongé dans un monde de mystère, que, certes, la science balise et circonscrit, mais qu'elle ne résout pas dans son ensemble (pourquoi y a-t-il de l'être et pas du néant?), et il importe à l'homme, croyant ou incroyant, d'en rester conscient au risque de laisser s'aplatir toute forme de sa pensée et son existence même. C'est dans ce cadre général et avec ce préalable que doit avoir lieu la discussion du problème de la croyance et de l'incroyance. Le matérialisme et le scientisme, comme l'intégrisme, doivent rester hors de ce débat-ci.

Par ailleurs, les croyants doivent comprendre qu'il y a tout un discours extérieur de la religion qui, pour celui qui le perçoit du dehors, apparaît désormais comme désuet et dépassé. On pense là à tout le discours de l'imagerie traditionnelle, des légendes et du spectacle, des saints et de la vierge Marie, des béatifications et des excommunications. Cette représentation de la foi est désormais hors de ce que l'homme moderne incroyant attend et de ce qu'il peut accepter (dans la mesure où il n'a jamais participé à aucune tradition religieuse et où ce théâtre n'évoque en lui nulle nostalgie d'une enfance ou d'un passé révolu). Là aussi, le pape, par son action médiatique extérieure, apparaît comme bien ignorant de la

psychologie de l'incroyant. Mais l'incroyant ne limitera pas non plus à cela le phénomène religieux dans son ensemble et il comprendra que le problème de Dieu peut être abordé sans ce revêtement peut-être poétique mais non indispensable.

Enfin précisons que l'on parle en tout cela uniquement du Dieu du monothéisme, c'est-à-dire de celui qui est à la fois 1<sup>er</sup> unique, 2<sup>e</sup> bon ("clément et miséricordieux"), 3<sup>e</sup> créateur et tout puissant, 4<sup>e</sup> qui parle à l'homme en son langage, soit, comme il est dit (et ce qui revient au même), qui l'a fait à son image, soit encore tout simplement qui sait se mettre à la portée de l'homme, communiquer avec lui, le comprendre, l'assister, lui porter attention (ce point est très important). Mais il ne faut pas oublier qu'il y a d'autres formes de religion et d'autres dieux, ceux du polythéisme, de l'animisme, du chamanisme... Mais cela c'est un autre problème et on ne s'arrêtera ici qu'au problème du Dieu "vivant" de la Bible et du Coran.

### De quelques raisons de ne pas croire

1- La science ne dit pas tout et ne résout pas tout, mais elle donne quand même chaque jour

des indications nouvelles, et elle a, à l'arrivée, considérablement changé l'image que l'homme pouvait avoir de ce monde mystérieux dans lequel il vit. Malgré les remontrances de Jéhovah dans le livre de Job ou d'Allah dans le Coran, qui proclament haut et fort que ce monde dépasse infiniment l'entendement de l'homme, le monde d'aujourd'hui n'a plus rien à voir avec le monde de l'époque où toutes les grandes religions sont nées. Il n'y a pas de commune mesure entre le monde de l'astrophysique moderne avec ses milliards d'années-lumière et son énergie nucléaire et le petit monde tout rond et tout simple d'autrefois, réduit pour l'espace aux abords de la Méditerranée et aux sphères célestes presque à portée de la main, et pour le temps aux quelques cinq mille ans que l'on calculait d'après la Bible s'être écoulés entre la Création et la naissance du Christ.

Ce monde nouveau ne rend nullement impossible toute transcendance (il en suggère même davantage) mais il rend quand même problématiques certains aspects de la forme "Dieu" qui est donnée à cette transcendance par la religion. Un au-delà de l'entendement n'est pas exclu dans ce cadre, mais ce qui paraît hors de proportion c'est que cet au-delà puisse y manifester une attention

particulière envers l'homme. La "dimension" de cette attention paraît sans commune mesure avec la "dimension" de l'univers. On dira que l'une est psychique et l'autre matérielle et que l'on ne peut comparer le psychique et le matériel, mais le psychique ne peut s'envisager sans un être qui le soutienne quelque part et cet être, dans l'univers qui nous est désormais révélé, ne peut être que d'une dimension et d'une nature difficilement compatibles avec une attention particulière sur un point aussi infime dans cette immensité. C'est ici la quatrième caractéristique du Dieu du monothéisme vue plus haut qui est en cause ("4<sup>e</sup> qui parle à l'homme en son langage").

Ou alors ce qui est dit de Dieu dans la religion va infiniment plus loin que ce que Dieu peut dire réellement. Mais on en arrive là à une croyance qui se rapproche très fort de l'incroyance.

2- La vieille logique d'Aristote disait qu'il n'est pas de mouvement sans cause et que la chaîne des mouvements devait bien à un moment donné avoir une cause première située hors de cette logique elle-même. Et Aristote en arrivait ainsi à l'hypothèse d'un *theos*, d'un "dieu", cause de toutes les causes mais lui-même sans cause. Ce

qui permit à Thomas d'Aquin de reprendre la logique d'Aristote comme base de sa théologie et à tout le Moyen Âge de considérer Aristote comme un prophète du monothéisme. L'islam, également, reprend cette idée, et dans le Coran, Allah se proclame "non né et non causé".

Mais paradoxalement, cette logique de la cause ne se résout ainsi en réalité qu'en débouchant sur une logique du sans-cause. En d'autres termes, la nécessité de trouver une cause au monde ne se résout qu'en recourant quand même quelque part à une absence de cause. Bref, en d'autres termes encore, si Dieu est sans cause, la non-causalité est possible : pourquoi dès lors le monde lui-même dans son ensemble ne serait-il pas sans cause ? L'idée de Dieu comme cause du monde ("3<sup>e</sup> créateur") ne fait que reporter plus loin le mystère de l'origine, il ne le résout pas. Autant dans ces conditions laisser le mystère là où il apparaît.

3- Un peu dans le même ordre d'idées, et dans la même logique, Pascal, comme Jean-Paul II, avance la nécessité d'une loi divine, éternelle et immuable, suppléant à la relativité et aux contradictions des lois humaines ("vérité en deçà des

Pyrénées..."). Mais où est-elle exactement cette loi divine ? Dans la révélation ? Laquelle ? Rien que dans le monothéisme il y en a déjà trois (les deux Testaments et le Coran – sans compter celle des Mormons...). Et il n'est aucune révélation qui ne se contredise ("tous les hommes sont égaux mais pas les femmes", "tu ne tueras point mais dans certains cas tu le pourras"). Il n'est pas de texte proclamé d'origine divine qui n'ait, par ses ambiguïtés et ses manques de clarté, engendré ses hérésies, ses écoles, ses sectes, et même, suprême absurdité, ses guerres de religion.

Ou alors c'est dans le monde lui-même qu'il faut chercher directement l'origine des choses et la loi divine. Mais là on quitte le monothéisme pour tomber dans le panthéisme.

4- La caractéristique du Dieu du monothéisme qui offre le plus de difficultés est sans doute la deuxième, "2<sup>e</sup> bon, clément et miséricordieux", surtout si on la considère en même temps que la troisième, "3<sup>e</sup> tout puissant".

Le monde a toujours été fou, et il n'est pas sûr que les horreurs qu'a connues l'époque contemporaine soient vraiment pires que celles du passé. Toute la différence est qu'à l'époque con-

temporaine ces horreurs se voient et se connaissent. Le trait le plus saillant de la dernière modernité est peut-être sa technique de l'information et de la communication. On peut penser que les massacres perpétrés par les Huns et les Mongols dans l'histoire, ou tout simplement le génocide de Carthage par les Romains, étaient aussi épouvantables qu'Auschwitz, mais ces exactions n'étaient pas connues des populations comme Auschwitz l'est du monde d'aujourd'hui.

Comment croire en un Dieu bon et tout puissant après Auschwitz (comme après les pyramides de têtes coupées élevées par Attila ou Gengis-Khan) ? Il n'y a pas de réponse à cette question. Ou des réponses qui n'en sont pas. « *Dieu s'est retiré du monde* », dit le philosophe allemand Hans Jonas (mais alors il s'en est retiré depuis longtemps). Ou Élie Wiesel, devant le spectacle d'un adolescent pendu par les SS à Auschwitz : « *Où est Dieu ? Il est là, pendu au gibet* » (mais quel sens a ce monde où celui qui le crée s'y supplicie lui-même sans arrêt ?). Dans l'un et l'autre cas, ce ne sont que de lamentables insuffisances de Dieu. Donc ce ne sont pas des réponses.

On dit alors souvent que le monde est tel qu'on ne peut y connaître la joie sans connaître la



peine, qu'il faut une souffrance pour apprécier le plaisir, que les choses sont comme ça. Mais ce monde a été créé comme ça par Dieu ("2<sup>e</sup> créateur") et c'est donc lui qui l'a voulu ainsi. Là aussi la réponse n'en est pas une et ne fait que repousser l'interrogation plus loin.

5- Reste ce qui est peut-être le plus déterminant de tout, mais qui n'est écrit nulle part : l'assouvissement. La "joie" de Pascal, la "nuit" de Saint Jean de la Croix, l'"extase" de Thérèse d'Avila, l'"hameçon" placé dans le cœur de Dona Prouhèze et que titille son ange gardien dans *Le soulier de satin* de Claudel, ou encore l'âme du soufi musulman qui "se mélange à Dieu comme le vin à l'eau". Un affect si puissant qu'il rend inutiles les objections.

Mais comment accepter de s'abandonner à un sentiment à ce point contraire aux évidences ? Si la "bonté" de Dieu n'est pas la nôtre, comment savoir qu'elle est une bonté ? Et quelle est cette bonté qui se manifeste par le contraire de ce que la bonté est par définition ? Un Dieu qui ne connaît que cette bonté-là n'est pas digne d'être vénéré. Ou il n'est pas tout puissant – et il n'est pas Dieu.

Sans compter que la contemplation de l'idée de perfection absolue peut procurer semblable assouvissement sans qu'il soit besoin d'en attribuer l'origine à une source extérieure : elle existe dans le bouddhisme qui ne reconnaît aucun Dieu créateur. Il se peut que Dieu soit dans l'homme et pas hors de lui. Mais alors ce n'est encore une fois plus le monothéisme.

Restons-en là pour ce que peuvent être les raisons de ne pas croire de l'homme d'aujourd'hui. Plutôt que de se voir offrir les grands shows des voyages du pape dans le monde, les incroyants aimeraient par curiosité obtenir de l'Église réponse à ces questions-là, ceci étant dit en toute fraternité et sans aucune agressivité.

En attendant voyons tout aussi succinctement ce que peut être la représentation du monde d'un incroyant.

## Un sens du monde sans Dieu

L'incroyant ne reconnaît aucun extérieur à lui-même, pas de Père, pas d'au-delà discernable, donc pas de dialogue en termes de langage. Il est

seul – mais : il est conscient de lui-même et de son propre fait d'être, cas unique, semble-t-il bien, dans son petit coin de l'univers, ce qui le place en une situation tout aussi unique de responsabilité vis-à-vis de ce monde et de son mystère.

Ni salut, ni damnation, ni récompense, ni châtement à attendre ; ni péché, ni interdits ; ni fatalisme, ni résignation – mais : engagement, prise de conscience, éveil, préservation de ce monde, prudence dans son maniement. L'incroyant a la responsabilité pleine et entière de ses actes devant lui-même, sans appel et sans rémission. C'est lui-même qui en subit toutes les conséquences. Tout est toujours possible, mais une fois accompli, tout est irrémédiable. Il n'y a pas de rachat. L'exclamation de Dostoïevski « *si Dieu n'existe pas tout est permis* » est inexacte, mais la différence est que les interdits ne sont pas prescrits : ils sont déduits de l'expérience.

Pas d'adoration, pas d'hommage, pas d'appui, pas de recours – mais : toutes possibilités de contemplation du monde, d'identification, d'immersion dans ce monde, de communion avec ce monde, d'illumination par ce monde.

Pas de compassion ordonnée de l'extérieur, mais déduction de la compassion des similitudes

de situation de tout homme devant tout homme quel qu'il soit : je ne puis qu'avoir compassion pour ce qui est semblable à moi.

Ni éternité, ni Enfer, ni Paradis, ni réincarnation – mais : toutes possibilités dans cette vie-ci, dans le moment présent.

Ni rites, ni prières – mais toute possibilité d'expression dans l'art, l'évocation, la suggestion, la provocation, l'amour.

Dans cette représentation du monde, l'extraordinaire (ce qui n'est pas le tout venant de la vie immédiate) n'est pas extérieur au monde, il est dans le monde lui-même : il est tout simplement la vie et la conscience, le fait d'être plutôt que de n'être pas, l'être plutôt que le néant. C'est ainsi que pour l'incroyant, l'action la plus totalement inadmissible dans tous les cas, la plus inconcevable, la plus odieuse, est le fait de donner la mort, de mettre fin à une vie avant son terme. Puisqu'au-delà de la vie il n'est rien d'assuré, retirer la vie est en quelque sorte se nier soi-même, c'est provoquer une chute dans le néant qui est proprement effrayante. La vie est ainsi mieux défendue que par la croyance, puisque le croyant a toujours la ressource de se consoler d'une mise à

mort en se disant que le supplicié revivra bien dans l'au-delà.

En fait l'incroyance rattrape et dépasse aujourd'hui la croyance. Ce n'est pas tellement la possibilité d'une transcendance qui rebute l'incroyant, d'une réalité qui le dépasse infiniment dans un monde qu'il reconnaît n'être que mystère ; ce qui le rebute c'est la "matérialité", l'objectivité, le caractère personnalisé, "autre", distinct du monde dans son ensemble, que présente le Dieu vivant du monothéisme.

Pour l'incroyant, le monde de la modernité, par les connaissances limitées mais indiscutables de la science et par la situation sociale et psychologique de son contexte nouveau, semble davantage indiquer que s'il est une transcendance à ce monde, elle n'est pas au-delà, elle n'est pas un objet par rapport à lui (ou lui par rapport à elle), mais qu'elle lui est consubstantielle, qu'elle s'y

trouve en tous ses points, partout, dans la plus lointaine galaxie comme dans le lieu le plus humble de cette Terre, et en l'homme comme en tout être existant – et nulle par ailleurs. Elle est une dimension du monde et non un extérieur ou un ailleurs par rapport à lui. Elle n'est pas une personne.

Dernière remarque : le problème du mal et de la souffrance est ainsi plus acceptable car mal et souffrance ne sont plus le fruit d'une intention (de Dieu qui a tout créé) mais un fait qu'il n'y a qu'à affronter en toute clarté et en toute volonté.

L'incroyant n'est ni plus malheureux ni plus heureux, ni non plus (et surtout) plus déstabilisé que le croyant devant ce monde compliqué et terrible. La vision qu'il a du monde est tout aussi structurée et cohérente. L'incroyance n'est plus insouciance ou inconscience. Elle est une conscience *différente*. ■

# Religion et espace public européen

par André ROUSSEAU

**André Rousseau est sociologue, cadre de banque à Brest. Il est aussi secrétaire de Conseil Pastoral diocésain. La réflexion qu'il nous livre est un résumé d'une intervention qu'il a donnée au colloque organisé à Brest les 7 et 8 décembre 2001 intitulé "Le sens de la construction européenne : un défi éthique" qui a rassemblé des représentants de grandes religions présentes en Europe (catholiques, protestants, orthodoxes, juifs, musulmans).**

## Introduction

L'observation de l'état religieux des pays qui composent l'Union Européenne<sup>1</sup> impose le constat d'une sécularisation de la culture, couplée avec une autonomisation des individus : la référence religieuse s'affaiblit parallèlement à l'émancipation par rapport aux institutions. L'articulation entre attitudes religieuses et comportements n'est forte qu'en ce qui concerne les mœurs (la permissivité est faible chez les

1. Outre divers livres récents, voir surtout les articles de Yves LAMBERT : "Vers un monothéisme des valeurs", *Le Débat*, n° 59, mars-avril 1990, p. 90-105 ; « Ages, générations et christianisme en France et en Europe », *Revue Française de Sociologie*, XXXIV (4), 1993, p. 525-555 ; "Vers une ère post-chrétienne ? », *Futuribles*, n° 200, 1995, p. 85-111 ; "Le rôle dévolu à la religion par les Européens", *Sociétés Contemporaines*, n° 37, 2000, p. 11-33 ; "Religion, modernité, ultramodernité : une analyse en termes de tournant axial", *Archives de Sciences Sociales des Religions*, n° 109, janvier-mars 2000, p. 87-116 ; "Le Devenir de la religion en occident", *Futuribles*, Janvier 2001.

sujets les plus *religieux*) ; elle est moyenne en ce qui concerne les choix de société et les opinions politique ; elle est faible ou nulle en ce qui concerne le travail et les loisirs. Les Églises ne sont fondées à intervenir que pour les causes humanitaires ou caritatives. On peut donc parler de baisse d'influence, de privatisation du sentiment religieux et d'une montée de l'indifférence.

Derrière ces constats se profile un changement de paradigme qui ne date pas d'hier. Yves Lambert, empruntant le concept à Karl Jaspers, parle de "tournant axial", c'est-à-dire d'un changement profond du système de valeurs. Se diffusent des visions sécularisées de l'homme, de l'univers et de la société, qui brisent le monopole de la religion sur les significations et les morales. En même temps, la promesse portée par le rationalisme scientifique est marquée par l'échec relatif de la modernité et l'on recherche du côté des savoirs non officiels, ou de celui des "religions de contrebande", les réponses qui pourraient bien être occultées par les savoirs officiels, rangés à la même enseigne que les religions instituées.

Le processus d'individualisation, dont la réforme protestante et les Lumières ensuite ont été les vecteurs<sup>2</sup>, produit, selon Yves Lambert, un triple effet sur les religions : dissolution, recomposition et invention. Chacun peut croire comme il le préfère ; l'intérêt des croyances parallèles étant précisément que chacun les bricole comme il l'entend, par emprunts et assemblages, puisqu'elles ne sont pas régulées (ni scolaires ni dogmatiques). « *L'homme qui se sent libre, écrit Jaspers, laisse flotter ses croyances sans credo défini.* »<sup>3</sup>

Ce processus accroît le vide global ou du moins, le sentiment de se mouvoir dans un marché libre. En 1952, la moitié des Européens se disaient d'accord avec l'assertion : « *il existe une vraie religion* », ils n'étaient plus que 15 % à le penser en 1981 et seulement 8 % en 1998.

Enfin, les individus se recentrent sur le bonheur ici et maintenant, alors que les religions le projetaient dans un au-delà. On assiste parallèlement à un retrait des idéologies de progrès, à un effondre-

2. Ernst TROELTSCH, *Protestantisme et Modernité*, Paris, Gallimard, 1991, (tr. de l'Allemand, recueil d'articles parus entre 1909 et 1913).

3. Karl JASPERS, *Origine et sens de l'histoire*, 1954.

ment des religions séculières (communisme) et à ce que Zaki Laïdi appelle "le sacre du présent". L'idée d'ultramodernité, est proposée par plusieurs auteurs, dont Jean-Paul Willaime<sup>4</sup>, pour désigner le point d'aboutissement de la modernité. Le concept de *post modernité* semblant trop signifier que le processus est dépassé. Il semblerait préférable, au contraire, de parler d'exacerbation. Le principe de doute méthodique semble aboutir à la dérision, à la provocation érigée en règle. On doute de la science qui érigeait en culte le doute... Ce qui rouvre l'espace du religieux, puisque toutes les croyances deviennent valables et qu'aucune ne peut être récusée. Plutôt que la "religion de la sortie de la religion", le christianisme, s'il parvenait à s'adapter à cette situation serait, selon Jean-Paul Willaime, *la religion de l'avenir de la religion*.

De son côté, l'individualisme radical fait des droits de l'homme un impératif absolu, contre les principes universels. Tous les points de vue se valent, même si, dans celui qu'adopte l'individu, pèse lourd

la référence à sa propre communauté. "C'est mon choix". Dans cette logique, l'appartenance religieuse est une facette de l'identité et non plus sa structure fondamentale. *Believing without belonging* (croire sans appartenir à).

### 1. La religion dans une société sans fondements

Alors que durant des années on a observé minutieusement comment l'appartenance religieuse colorait les choix politiques, on essaie aujourd'hui de comprendre comment la culture libérale dominante colore les identités religieuses et quelles sont les implications politiques de ce renversement de perspective.<sup>5</sup>

Plus on était catholique et plus on votait à droite ; plus on était sans religion et plus on votait à gauche. Le critère de la pratique dominicale fonctionnait assez bien. Il était même corrélé avec l'adhésion aux dogmes. Mais cette relation statistique

4. "La sécularisation contemporaine du croire", in Leila BABES, (sous la dir. de), *Les Nouvelles Manières de Croire*, Paris, éd. de l'Atelier, 1996.

5. Jean-Marie Donegani, "Religion et démocratisation. Individu politique et sujet religieux : les recompositions du croire", in Patrick Michel (éd.), *Religion et Démocratie*, Paris, Albin Michel, 1996, p. 297-316.

dissimulait, par exemple, que dans le *noyau*, parmi les fidèles qui assument l'essentiel de l'existence de l'Église, ceux qui lisent la Bible ou les *militants*, cette corrélation est sujette à de fortes nuances. Ici, les préférences partisans en viennent à s'équilibrer. Il y a là un indice des effets politiques d'une évolution religieuse<sup>6</sup>.

Cette évolution renforce l'adhésion volontaire et réfléchi au détriment du *christianisme sociologique*. Pour celui-ci, la question des relations entre appartenance religieuse et choix politique se renverse. C'est le monde économique vécu, la perception positive ou négative de l'Europe qui colorent non seulement les *choix politiques*, mais aussi le rapport à ce qui est devenu un particularisme parmi d'autres. Il existerait donc une circularité entre : la création d'un relativisme religieux, le manque d'intégration à un espace public et le recours non plus à des *Églises*, mais à du *religieux flottant*.

Jean-Marie Donégani décompose en quatre dimensions cette circularité :

- *Évidence de la partition entre sphère publique et sphère privée*. Les Églises sont légitimes pour intervenir dans les questions de société, comme les enquêtes sur les valeurs des Européens le montrent, mais elles le sont beaucoup moins pour dire la norme dans les comportements "privés" et individuels, les conduites sexuelles notamment. L'individu se sent autonome par rapport à des institutions auxquelles il demande de la signification *pour lui*.

- *Subjectivation du religieux*. Pour être recevables, les normes doivent être ressenties comme subjectivement plausibles ; leur caractère traditionnel ou religieux ne suffit plus à les légitimer.

- *Désinstitutionnalisation, pluralisation et dissémination du religieux*. L'appartenance religieuse est toujours sélective, partielle ; on est catholique mais on lorgne au moins vers la psychologie et parfois vers le bouddhisme. On en prend et on en laisse. Comme l'écrivait Michel de Certeau : « *le Christianisme n'est plus un corps, c'est un corpus* ». <sup>7</sup>

- *Métaphorisation du religieux*. L'expression est de Jean Séguy. Les psychanalystes parleraient en outre de "déplacement". Le religieux n'est plus un

6. Ce que montre l'enquête sur l'état religieux de la population française publiée par le journal *La Croix*, 24 et 25 décembre 2001.

7. *La Faiblesse de Croire*, Seuil 1987.

champ délimité ; on a pu faire une critique du "culte d'Internet" et de l'idéologie qui l'environne (Breton 2001). Le sport (ou du moins la mise en spectacle du sport) prend une dimension d'expression collective qui n'est pas sans rappeler la religion ou s'y substituer. La sécularisation vide les églises mais emplit ces nouveaux lieux de communion que sont les stades, les téléthons...

Quel est le sens politique de cette évolution et quelles en sont les conséquences pour la vie démocratique, mais aussi la participation des croyants actifs à celle-ci ?

Pour le dire en un mot, le chrétien n'est plus celui qui, à la manière de Don Quichotte, parcourt le monde pour voir s'il ressemble au livre. Il cherche avec d'autres ce que peut être la vie bonne, qui n'est plus une déduction d'un Bien ou d'un Juste en soi, mais **un projet**.

Les démocraties libérales commandent donc les axiomes qui déterminent la place de l'identité religieuse dans l'espace public :

- la déconnexion entre religion et politique, parce que le pouvoir ne peut influencer les consciences...

- la laïcité s'identifie même à la liberté de conscience ;

- la liberté de conscience, donc la liberté religieuse, est la première liberté politique ;

- « *La religion qui, chez les Américains, ne se mêle jamais au gouvernement de la société, doit donc être considérée, écrit Tocqueville, comme la première de leurs institutions politiques ; car si elle ne leur donne pas le goût de la liberté, elle leur en facilite singulièrement l'usage.* »<sup>8</sup> Le sentiment religieux trouve ainsi la voie médiane entre la passivité, qui laisse trop faire le pouvoir, et l'activisme, qui l'empêche d'agir. Mais la religion ne remplit ce rôle que par le canal du for interne. En outre, la religion n'est pas dogmatique, elle est très libre et quasi une opinion commune (une religion civile et civique à la fois)<sup>9</sup> ;

- les croyances sont plus importantes que les institutions, dont le nombre les oblige à être excellentes, car elles sont en concurrence sur un marché, et cela les empêche d'être des mères abusives.

8. Alexis de Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique*, livre I, 2<sup>e</sup> partie, chap. IX.

9. *ibid.*, chap II.



Croire, dit encore Michel de Certeau, ce n'est plus "croire en" une proposition dogmatique, mais "croire que" ; c'est avancer une opinion, comme dans le débat démocratique et s'engager en sachant que c'est s'exposer et être faible. En parlant de "proposer la foi dans la société actuelle", les évêques français craignent d'avoir été "mollassons"... Peut-être sont-ils simplement – tardivement – en phase avec l'esprit du temps.

Ils sont en tout cas très éloignés de l'esprit catholique du XIX<sup>e</sup> siècle et de son rejet définitif de la démocratie libérale. Christian Duquoc<sup>10</sup> pense même que Vatican II n'aurait pas entièrement fait son deuil d'une politique d'inspiration chrétienne, genre démocratie chrétienne ou catholicisme social, survenus, comme l'a bien vu Emile Poulat, d'un catholicisme intransigeant. Quarante années après, est-ce chose faite ?

Si la politique était l'art de décider souverainement par une science infuse du bien, alors le pape

serait le chef d'État idéal et l'Europe parfaite serait vaticane. Mais si la politique c'est la recherche du bien par compromis et la croyance en la légitimité du pouvoir légal, alors la cohésion politique a une source morale. La difficulté des démocraties à intégrer des sociétés marquées par le corporatisme et les particularismes culturels vient de la mise en cause de l'espace public, sous la pression des individualismes et de la confusion entre juste et authentique. Si l'on refuse de se détacher de ses appartenances communautaires ou ethniques, alors on ne peut croire à la justesse de l'autorité politique.

## 2. Moment critique La question de l'Islam en Europe et la laïcité<sup>11</sup>

*« Parler d'intégration comme on le fait généralement pour aborder la question de l'Islam dans les sociétés européennes, revient un peu à considérer les cultures*

10. *Christianisme Mémoire pour l'Avenir*, Paris, Cerf, 2000.

11. Albert BASTENIER et Felice DASSETTO, *Immigration et Espace Public. La Controverse de l'Intégration*, Paris, L'Harmattan, 1993 ; Albert BASTENIER, "L'Islam s'intègre dans l'espace européen", *Projet*, n° 240, hiver 1994-1995, p. 25-33 ; Felice DASSETTO "Musulmans d'Europe des douze : entre un espace vécu et une stratégie d'implantation", in VINCENT Gilbert et WILLAIME Jean-Paul, (sous la dir.), *Religions et Transformations de l'Europe*, Presses Universitaires de Strasbourg, 1993, p. 153-163.

*qui reçoivent des musulmans, comme des monuments immuables dans lesquels le seul choix est de se fondre dans les cadres sociaux préexistants* »<sup>12</sup>. On peut transférer le raisonnement à la dimension religieuse : la présence de musulmans dans des pays majoritairement chrétiens n'entraîne pas seulement leur adaptation, leur modernisation ou leur apprentissage de la laïcité ! Peut-être faut-il se mettre à imaginer comment tout ceci va bouger parce que l'Islam est la seconde religion de France et d'Europe. Et donc reconsidérer la place de la religion dans l'espace public.

Espérer – sans plus de précision – l'intégration, c'est bien penser qu'on en restera au statu-quo, à partir d'une position où l'on peut, au minimum, gérer la différence, au mieux, la gommer par imposition des normes et des habitudes.

Pour penser la question autrement, il faut prendre en compte l'estime de soi qui s'exprime dans la pratique publique de l'Islam. Celle-ci est aussi, voire surtout, une récusation de l'humiliation, c'est une « conscience fière » d'appartenir à une commu-

nauté différente, en mettant en avant ce qu'elle possède en propre : sa religion<sup>13</sup>. Lorsque les musulmans brûlent en public et devant les caméras, le livre de Rushdie *Les Versets sataniques* (1988), ils sont perçus comme intolérants, mais ils veulent aussi accéder aux médias pour exprimer une indignation. Dans la perspective européenne dominante, le blasphème est une libre opinion (une publicité montrant un prêtre embrassant une religieuse voudrait passer pour un clin d'œil ironique). Mais dans l'un et l'autre cas, on désigne des convictions comme de peu de poids. Les réactions apparaissent intolérantes, et on ne s'interroge pas sur le mépris objectif, sur le rapport de force qui s'exprime dans la profanation.

Penser en termes d'intégration n'est donc rien d'autre que « *demander à toutes les cultures de suivre la trajectoire intellectuelle et morale tracée depuis deux siècles par l'Europe des Lumières* » et donc renvoyer à l'obscurantisme ceux pour qui le sacré est une dimension de leur vie. La présence des courants laïcs sur le front de l'école Diwan, en Bretagne, et leur requête pour interdire l'intégration de cette école

12. Albert Bastenier, art. cit. p. 25.

13. p. 29

dans l'enseignement public, s'apparente à un mécanisme analogue : dans l'école publique, le droit à la différence serait déjà une différence de droit !

Et dans les deux cas, la voie à trouver semble la même : repenser l'espace public pour que les différences s'y expriment normalement.

Cela veut-il dire que l'Islam "intégré" de cette façon, sans réduire sa différence, nous ferait revenir en deçà de la sécularisation ? demande Albert Bastenier<sup>14</sup>. On peut penser plutôt que le processus de mondialisation aura comme réaction de plus en plus sensible et générale, la revendication d'identités et on ne voit pas comment un fait culturel aussi massif (même s'il est peu homogène) que l'Islam ne jouerait pas son rôle, pour permettre à des populations d'exister comme différentes dans le concert des cultures. Loin de voir, dans ce que Maxime Rodinson appelle une "peste communautaire", un refus de l'universalisme de la raison, ne peut-on penser que cette intégration-là est une chance pour qu'une her-

méneutique se développe dans l'Islam ? L'universalisme par en haut conduira au "choc des civilisations" cher à Samuel Huntington, mais l'universalisme "itératif" que décrit Michael Walzer<sup>15</sup> peut l'éviter. La promesse de la laïcité ne consiste pas à sortir de la religion, mais à ne jamais mettre un bras séculier au service d'un dogme et réciproquement. *La question n'est donc pas*, conclut Albert Bastenier, *que faire de l'Islam ?*, mais *que faire de nous-mêmes*<sup>16</sup>.

### 3. Espace public et particularismes<sup>17</sup>

Le renforcement des logiques identitaires tient souvent à ce qu'une communauté, faite par exemple de résidents étrangers, mais pas seulement, doit, pour pratiquer la citoyenneté, abandonner sa culture (ou inversement). La difficulté vient du fait que État et communauté, ou encore État et culture nationale sont totalement imbriqués.

14. p. 32.

15. voir *Pluralisme et Démocratie*, éditions Esprit, 1997.

16. p. 33.

17. Je reprend ici le modèle développé par Etienne TASSIN, "Qu'est ce qu'un sujet politique ?", *Esprit*, mars-avril 1997, p. 132-150, en m'efforçant d'en réduire une certaine rigidité.

Si l'on distingue, par contre, *identité communautaire* (être en commun, famille, langue, culture, religion) et *sujet politique*, les citoyens ne sont plus "des individus privés" identifiés par leurs désirs, besoins, coutumes, religion... Une communauté politique est une communauté de communautés qui se substitue à ces communautés.

Le tableau ci-contre schématise la distinction entre les deux ordres et les conséquences pratiques qui en découlent.

L'identité culturelle (ethnique, confessionnelle, nationale) passe par l'adhésion à des symboles, une tradition, des valeurs. Elle fournit une identité individuelle. Cette identité permet de passer au politique : sans elle cette question ne se poserait pas<sup>19</sup>.

ORDRE COMMUNAUTAIRE	ORDRE POLITIQUE
Culture, appartenance Identité Valeurs culturelles (mœurs)	Pluralité Activité citoyenne de sujets Éthique et droit
Bien commun	Règles pratiques pour faire un monde commun, un bien public
Sentiment national	Responsabilité
ÊTRE SOI EXCLURE	AGIR RÉGLER DES CONFLITS
Qui sommes nous ?	Que faisons-nous ensemble tout en respectant nos identités ?
« L'identité bloque l'accès à une compréhension du politique »	Seule cette question permet de dire qui je suis et de quoi je suis responsable comme citoyen <sup>18</sup> .

18. Cf. Hannah Arendt, *Condition de l'homme moderne*, chap. V.

19. Etienne Tassin, p. 140.

Mais le politique suppose de construire quelque chose avec quelqu'un, avec des acteurs qui n'ont pas tout en commun ; ce conflit résolu permet aux acteurs de se construire en se révélant, en se reconnaissant. Les luttes pour la reconnaissance de droits, mais aussi l'ouverture à d'autres genres de vie et à d'autres valeurs en sont des exemples.<sup>20</sup>

Quand on assimile citoyenneté et nationalité, on fait prévaloir l'identité et la logique communautaires. C'est la logique de l'État-Nation ; celle aussi des religions identifiées à des ethnies. La scène de l'action n'est pas politique mais ethnique.

## Bien commun/bien public

Le Bien public, c'est la création d'un monde commun à plusieurs communautés. L'espace public n'est pas fondé sur les identités préexistantes, c'est au contraire un espace d'action à créer, pour agir dans une direction commune. Le Bien public, pour cette raison, transcende les biens communs des commu-

nautés, qui sont incompatibles entre eux. Dans l'espace public, l'action est déliée de tout attachement identitaire et particulariste ; on y gère et on y garantit des droits civiques et non des identités.

« *Le bien public, écrit Hannah Arendt, ce dont se soucient les citoyens, est réellement le bien commun puisqu'il a son site dans le monde que nous avons en commun sans le posséder en propre. Il arrive assez fréquemment qu'il entre en contradiction avec ce que nous estimons bon pour nous-mêmes dans notre existence privée* ».

Pour agir politiquement il ne faut pas penser son bien communautaire comme préférable en soi aux autres. « *La promotion des identités communautaires au titre d'une politique, écrit Etienne Tassin<sup>21</sup>, constitue une menace pour l'ordre public, puisqu'elle vient contredire le principe même du vivre ensemble* ».

On peut objecter à ce schéma qu'assimiler l'Etat à l'espace public, c'est ramener tout le reste au statut de particularismes.

20. p. 141.

21. p. 146.

Certes, à côté d'un espace privé où l'État ne peut pénétrer, il existe l'espace associatif, qui évite le totalitarisme et remet la démocratie aux citoyens. Le compromis belge, dans lequel la société s'organise selon des piliers : chrétien, libéral ou socialiste, est peut-être l'exemple où l'on peut trouver réunis un espace d'opinion et un espace de négociation collective. On n'est pas dans l'utopie un peu volontariste et scientiste d'une démocratie désencombrée des particularismes, des sectes, des croyances irrationnelles.

Pour Jean Rémy<sup>22</sup>, les états nations sont nés au terme d'une longue gestation, autour de la laïcité. Les revendications nationalistes de l'Europe romantique devaient ainsi casser l'Empire et réaliser, dans l'ordre politique, ce que le protestantisme a réussi dans l'ordre religieux. La laïcité : c'est la capacité de fonder le social sur le social ; ce qui rejoint bien Etienne Tassin. Mais l'espace public, dans la perspective de celui-ci, est un lieu où l'on n'entre pas avec ses particularismes, on y est indifférent aux différences. Le pluralisme, lui, permet de négocier de groupe à groupe pour trouver des médiations et des

compromis. On n'est pas dans une logique d'influence.

La *laïcité* est le résultat des conflits entre État et Église. Il s'agit de fonder le lien social sur la commune humanité et la volonté générale : les liens politiques étant plus forts que les liens de classe, de langue, de valeurs ou de religion.

Dans une vision formulée en termes de sécularisation, le monde est un lieu pour l'expérience religieuse, pourvu que les institutions puissent fonctionner sans la religion. On rend à César ce qui lui est dû. Le pluralisme religieux facilite un tel processus. Au terme, dans une laïcité sécularisée<sup>23</sup>, l'individu ne cherche pas dans la religion une vision du monde, ni une identité ni une appartenance, mais un sens pour lui, une expérience. Comportement, morale et obédience religieuse se déconnectent. Dans un tel contexte, la sensibilité forte que manifeste le catholicisme devant la moquerie et la méfiance est à la fois un indice de perte de légitimité, et une revendication de retrouver place dans l'espace public.

22. "Laïcité et construction de l'Europe", in Vincent, Gilbert et WILLAIME, Jean-Paul, (sous la dir. de), *Religions et Transformations de l'Europe*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 1993, p. 365-379.

23. p. 373.

## 4. Prospective

### La religion s'intègre-t-elle au calcul économique ?<sup>24</sup>

Dans un *modèle entrepreneurial*, l'organisation religieuse repose sur une offre de spécialistes à des consommateurs, auprès desquels ils visent à maximiser un profit d'influence. L'idéal est d'être une religion officielle, et il arrive que cette solution arrange l'Etat qui est en recherche de ciment social.

Dans un *modèle de club*, l'organisation religieuse ressemble plutôt à une société de secours mutuel. Le produit est "co-produit" dans l'assemblée ; le problème est d'éviter qu'on bénéficie du bien sans le produire. la secte est l'organisation qui parvient ou cherche à éviter cette situation de la façon la plus radicale. Les Églises, par contre, acceptent beaucoup de "passagers" clandestins.

Mais c'est *la concurrence* qui favorise le mieux les affaires de la religion car chaque dénomination vise à bien faire son travail. La laïcisation de la société promeut les religions, contrairement à une vision

spontanée des choses : le pluralisme favorise la pratique, en élevant le niveau de qualité de l'offre.

Pour entrer dans cette logique, il faut évidemment pratiquer l'individualisme méthodologique : ce qui est premier est la satisfaction individuelle d'un individu. Celui-ci est averti, pragmatique, moins "fidèle" mais ayant un besoin de sécurité. Personne ne peut imposer un choix à ce consommateur, qui est en outre sans considération et sans fidélité pour les "marques"...

Sa demande va de *biens matériels* (réussite, guérison) à des *biens spirituels* (accomplissement, intériorité, visions, joie et bonheur, en passant par des liens sociaux harmonieux, la force du lien familial, l'amour, l'appartenance à une communauté) *ou des bénéfices psychologiques* (être utile, se sentir "bien dans sa tête"). Les résultats des enquêtes sur les valeurs et les attitudes religieuses des Européens sont une assez bonne illustration de ce tableau.

Pour cette demande, l'offre est pluraliste ; d'autres spécialistes peuvent la fournir : médecins, psychologues, partis politiques, para-religions, philosophies... L'histoire des religions en Occident est

24. Gérard DONNADIEU, "Vers un marché religieux ?", *Futuribles*, n° 260, Janvier 2001, p. 5-21. Voir aussi Raymond BOUDON, "L'exception religieuse américaine", *Le Monde*, 14 décembre 2001.

celle de la rupture du monopole du catholicisme (lui-même venu à bout plus ou moins complètement des hérésies, du paganisme et de la magie). Ce monopole est rompu par la philosophie, les sciences... et la Réforme. Des marchés nationaux monopolistiques préfigurent la naissance des nations et en facilitent le développement. Mais la mondialisation du marché va faire exploser l'offre religieuse, la sectoriser, la segmenter, mais aussi la constituer en réseaux peu territorialisés. Une caractéristique non négligeable de l'offre religieuse est qu'elle ne demande pas nécessairement de détenir des titres officiels et que l'investissement de départ est faible. Plus d'un fondateur de "secte" l'a compris.

### Hypothèse de l'obsolescence

Des religions disparaissent, cela s'est vu. D'autres sont mieux adaptées à une demande et à un environnement donnés. En Europe, on peut vérifier ce processus pour le christianisme... mais c'est peut être lié à sa situation de monopole et à une excessive sécularisation interne qui rebute des consommateurs

qui ont besoin de religion, d'émotion et pas de normes... Aux États-Unis, le marché est plus concurrentiel et pousse à la qualité des produits. L'intégrisme et le fondamentalisme se manifestent dans toutes les religions, et dans l'Islam d'abord, mais quel est l'avenir de ce raidissement identitaire ? On peut penser qu'il sera au moins concurrencé par une approche rationnelle et critique des textes fondateurs, ce qui ne serait qu'un retour à une des traditions<sup>25</sup>.

### Changements dans le rôle social de la religion Les religions et la question du sens

*Les sociétés s'interrogent : ce que la science permet de faire mérite-t-il d'être fait ?* Le progrès est mis en question. Les tenants d'un progressisme laïciste, qui avaient pour fonds de commerce la réelle ou supposée résistance de l'Église à l'émancipation par le savoir, luttent un peu à fronts renversés. La science, la médecine, sont l'objet de critiques à leur tour, notamment à cause de leur incapacité à fournir une vision globale et fondamentale de l'homme et de la

25. Comme le montre Mohammed Arkoun, "Islam et Europe : mortelle annésie", *Le monde*, 14 décembre 2001.



nature : ils *élémentarisent* les problèmes pour les rendre "techniques". Dans les comités d'éthiques, les "savants" acceptent des représentants "profanes" de la morale laïque et ceux-ci acceptent d'y côtoyer des théologiens. On a là l'expression d'une société sécularisée et pluraliste où la religion est une expertise parmi d'autres.

## 5. Conclusions

Selon Jean-Claude Eslin, Auschwitz a radicalement mis en cause la possibilité de croire en un Dieu seigneur de l'histoire<sup>26</sup> et entamé la crédibilité du christianisme à la fois à cause du silence de Dieu, du silence des chrétiens mais aussi à cause de la responsabilité de ceux-ci dans l'événement, et pas seulement par omission. L'apocalypse de 14-18 avait déjà jeté les masses dans la croyance au communisme ou dans le paganisme fasciste. L'après guerre les a plongées dans la critique de la religion, puis dans l'indifférence.

Soixante-dix ans de régime communiste, de leur côté, ont rendu l'athéisme *sociologique*. Ils ont vidé les sociétés de l'Est de toute éthique au profit d'un apolitisme et d'un individualisme exacerbés.

La question n'est pas réglée pour autant. Edgar Morin<sup>27</sup> montre que la dialectique de la foi et du doute est centrale dans la culture européenne : la raison met la foi en question et la foi conteste les réalisations de l'esprit humain et leurs fondements. Il ne faut pas minimiser le risque que la civilisation devienne unidimensionnelle, simpliste, et que l'effacement du fait religieux accentue ces traits. L'auto-critique fait partie des Lumières mais une modernité appauvrie rejette ce qu'elle ne comprend pas.

Le monde est devenu un grand marché religieux sur lequel on choisit ce qui plait. Mais trois questions inédites apparaissent :

- une demande de sens : à la fois signification, orientation et aussi cette "ferveur" qui peut soutenir des projets ambitieux. Cette demande de sens est encore une nécessité de définir la religion. Eslin pro-

26. Jean-Claude ESLIN : "La religion en Europe", *Esprit*, mars-avril 1997, p. 64-70.

27. *Penser l'Europe*, Gallimard 1987.

pose de la définir, comme Goethe le proposait : par le respect. Respect pour ce qui est au-dessus de nous (religion des peuples) ; respect pour nos égaux (religion philosophique) et respect pour ce qui est au-dessous (la religion chrétienne fait considérer comme choses divines l'abaissement et la misère).

- Avec Hannah Arendt, Eslin rappelle que le monde commun est encore beaucoup plus menacé que les religions. Les voies des religions divergent, selon qu'elles sont intra-mondaines ou extra-mondaines, comme dit Max Weber. Dans la première voie, elles portent ce souci du monde commun et y contribuent ; dans la seconde voie, elles nourrissent la vie privée. Il y a donc nécessité de revivifier le christianisme et le judaïsme qui portent particulièrement ce souci du monde commun ; mais Eslin ne parle pas de l'islam dont l'intégration positive dans l'Europe passe par cette prise en compte et y contribuera.

Marcel Gauchet<sup>28</sup> nous a rappelé que l'identité religieuse est aujourd'hui une dimension personnelle de l'existence, dont les liens avec les autres sphères est distendu, voire inexistant. Cette précarité du

Christianisme est-elle appelée à s'enraciner, à s'accroître, ou à s'estomper ? En acceptant la modernité, les Églises chrétiennes n'ont-elles pas « *scié la branche* » ? Soucieuses de s'adapter à leur public, elles ont en fait précipité la « *sortie de la religion* » Mais a contrario, cette rencontre avec le pluralisme démocratique, ne leur facilite-t-elle pas l'accès à cet espace public, où le chrétien devient homme parmi les hommes ?

### Repli identitaire ?

Le choix inverse renverrait au repli identitaire : le choix de jouer dans l'espace pluraliste et *sans fondement* de la démocratie, risque de rendre durable, voire d'aggraver la marginalisation subjective du christianisme. Ceci peut entraîner des stratégies de secte. *Moins on est nombreux, plus on est purs*, dirait-on : *osons l'affirmer et faisons de cette nécessité vertu, en nous affirmant prophétiques*. Cette stratégie, notons-le, est plus probable à droite qu'à gauche, si l'on peut dire, et aurait plus facilement comme contenu

28. *Le Désenchantement du Monde. Une Histoire Politique de la Religion*, Paris, Gallimard, 1985 ; *La Religion dans la Démocratie. Parcours de la Laïcité*, Paris, Gallimard, 1998.

une vision traditionnelle de la société. Mais elle peut aussi être contestataire. Le plus probable est qu'elle en vienne à se réfugier dans les stratégies de l'intime.

Sur ce plan, la situation dite "minoritaire" existe peut-être plus encore dans la tête des clercs qu'elle n'est dans les faits, et les thématiques des enquêtes posent assez de problèmes d'interprétation pour qu'on demeure prudent dans le diagnostic.<sup>29</sup>

### Réduction du Christianisme à une "culture" ?

Peut-on dire que l'Europe est imprégnée de "valeurs chrétiennes" ? La charte des droits fondamentaux est-elle compréhensible sans une "identité narrative" où le christianisme a laissé au moins une empreinte ? Frederico Chabod<sup>30</sup> a bien montré comment, à toutes les étapes de la réflexion des intellectuels sur l'Europe et son identité, la question du christianisme a été présente, soit pour l'affronter, le

réfuser ou pour l'appeler à la rescousse. Peut-on comprendre quelque chose au fonctionnement de la laïcité "à la française" sans y voir, bien sûr l'affrontement avec le catholicisme, mais aussi une ambition d'intégrer aussi bien que celui-ci une société débarrassée du polythéisme. La pluralité des identités et des particularismes communautaires joue parfois, pour les républicains, le même rôle que les divinités locales du paganisme pour le christianisme.

Dans une autre perspective, Henry-Jérôme Gagey<sup>31</sup> a-t-il raison de penser qu'un « *christianisme réduit à ses valeurs est déjà un christianisme mort* » ? L'argument selon lequel on se couperait des sources de la foi en réduisant ainsi le christianisme à des valeurs est-il autre chose qu'une apologie de l'ineffable, une façon de couper la foi de l'histoire ? Plus exacte est l'idée de Paul Ricoeur : *la foi est un destin devenu une conviction*. Alors la tradition n'est pas répétition, ou culture dans son sens le plus réifié. On prend en compte la requête de Henry-Jérôme Gagey, de « *comprendre d'où viennent ces valeurs et le sens qu'elles peuvent prendre dans une vie* ».

29. Cf. encore, malgré quelques difficultés d'interprétation qu'on n'abordera pas ici, l'enquête publiée par le journal *La Croix*.

30. *Histoire de l'Idée d'Europe*, texte inédit traduit de l'italien et publié dans Yves HERSANT et Fabienne DURANT-BOGAERT, *Europes. De l'Antiquité au XX<sup>e</sup> siècle. Anthologie critique et commentée*, Laffont (coll. "Bouquins"), p. 209-312.

31. *La Croix*, 25 novembre 1999.

## La voie romaine<sup>32</sup> ou la rencontre des autres religions ?

Il y a bien une originalité religieuse de l'Europe, c'est le degré de rationalisation de la religion. Philosophes et théologiens européens peuvent dialoguer avec des philosophes et des théologiens nord-américains, notamment et surtout sur les questions pointues de confrontation avec la modernité. Les problématiques des asiatiques, des africains et des orthodoxes semblent tout autres. En ce sens, le champ théologique européen aujourd'hui est structuré, objectivement, autour de Rome, nœud de la préservation de l'orthodoxie dogmatique. Mais sur un des pôles, on agite des thèmes dans la continuité de la synthèse gréco-occidentale matrice de la modernité ; sur un autre pôle on se confronte à la diversité des religions. Et sur ce pôle là, la question de l'Europe devient celle de ses rapports avec son extérieur, y compris la critique de la modernité, mais surtout la vision occidentale du divin.

C'est dire que le développement de l'unité européenne a bel et bien obligé les confessions chrétiennes

à composer, à dialoguer et à se coordonner. Jean-Paul II, qui spéculait sur un *revival* romain grâce à l'unification européenne, semble avoir aujourd'hui l'orient comme ligne de mire, ainsi que l'Amérique Latine. Il est vrai que cette Europe était largement mythique, nostalgie d'un retour à un passé impossible à reconstituer.

En fait, faut-il rappeler que le catholicisme est mondial et organisé mondialement, que le protestantisme l'est aussi, de façon bien moins centralisée évidemment, et que la seule confession chrétienne qui mérite le qualificatif d'européenne est l'Orthodoxie. Pour ce qui concerne le judaïsme, la Shoah a pour longtemps "brouillé" les relations des juifs avec l'Europe et seule une petite minorité des juifs de la planète y vit encore. Cela d'une part relativise les possibilités d'une osmose entre identités catholique ou protestante et l'Europe ; mais d'autre part, cela montre bien combien c'est la culture européenne qui a donné sa forme au christianisme européen d'aujourd'hui, autant que la réciproque. Et l'on comprend mieux que le champ théologique se structure sur deux enjeux. D'une part, le statut de l'identité chrétien-

32. Rémi BRAGUE, *Europe, la Voie Romaine*, Paris, Criterion, 1992.

ne dans un monde sécularisé. Et de l'autre, le dialogue inter-religieux.

Ce sera le mot de la fin : une contribution décisive du Christianisme à l'Europe consisterait à tisser des liens avec les autres religions, refaisant pour la mondialisation ce que le Moyen Âge a fait pour Aristote. Donner une âme à l'Europe, ce n'est pas la

ramener à Rome, c'est la rendre capable de dialoguer avec les traditions religieuses du monde. Il y a peu de chances que les États-Unis le fassent. Le risque n'est pas mince de le tenter. Mais l'enjeu est double : permettre à l'Europe de se construire grâce à son "autre", comme elle l'a toujours fait ; et d'autre part, faire échapper le christianisme à son étroite identité européenne. ■

# Assise dans le cœur de Jean-Paul II

par le Cardinal Roger ETCHEGARAY

---

**Ancien président de la Conférence épiscopale et, à ce titre, Prêlat de la Mission de France (1975 – 1982), le cardinal Roger Etchegaray est resté proche de la vie et de l'esprit de la MdF. Appelé à Rome en 1984 pour présider la Commission, puis le Conseil pontifical Justice et Paix, il s'est acquitté de cette tâche avec autant de compétence que de sensibilité attentive aux problèmes du monde actuel. Homme de confiance de Jean-Paul II, c'est tout naturellement qu'il s'est vu confier par ce dernier la préparation et la réalisation de la première rencontre inter-religieuse d'Assise en 1986. On sait que cette rencontre fit date, au-delà de la lente marche de l'oecuménisme, dans le sens d'un dialogue entre l'Église et les autres**

**grandes confessions religieuses, au service de la paix dans le monde.**

**Le Cardinal n'a donc pu que se réjouir quand il a appris, peu après les attentats du 11 septembre dernier, l'invitation du Pape pour un nouvel "Assise" mondial. Dans cette perspective, il écrivit alors un article où, évoquant brièvement les principaux événements suscités par le premier Assise, il montra admirablement la dynamique créée par cette initiative, dynamique qu'il n'hésite pas à appeler "l'esprit d'Assise".**

**Nous lui sommes reconnaissants de pouvoir publier ce texte, paru en décembre 2001 en italien et en français dans *L'Osservatore Romano*. Michel Grolleaud**

Si tous les chemins mènent à Rome, le Saint Père a voulu qu'ils mènent aussi à Assise et, en 1986, il ne pouvait trouver de lieu plus hautement significatif pour un rassemblement mondial de prière en faveur de la paix. Il n'a pas hésité pour le choix de ce sommet et, de cette "première", il fut le guide éclairé et obstiné.

Assise, Jean-Paul II s'y était rendu dès le 3 novembre 1978, deux semaines à peine après son élection, puis le 12 mars 1982, pèlerin avec les évêques italiens pour le huitième centenaire de la naissance du Poverello. Quand, le 25 janvier 1986, il annonce à Saint-Paul-hors-les-murs la rencontre du 27 octobre suivant, il justifie le site d'Assise comme « *le lieu que la figure séraphique de saint François a transformé en un centre de fraternité universelle* ». Et, de fait, les représentants de toutes les religions s'y sont tout naturellement trouvés "chez eux". Je me souviens du Grand Rabbin Elio Toaff qui, pour la prière juive, y avait repéré l'emplacement d'une ancienne synagogue.

Par souci d'éviter jusqu'à toute apparence de syncrétisme, le Pape a suivi pas à pas les dix mois d'une préparation minutieuse et laborieuse. Il a

aussi consacré quatre "Angélus" consécutifs et entiers pour expliquer le sens d'un événement que certains ont eu du mal à comprendre. Rien n'a été laissé à l'improvisation et à aucun moment, les uns ont prié dans la prière des autres. Mais, en dehors de ces moments proprement religieux, la rencontre était livrée à la plus fraternelle liberté. Je vois encore le car qui, le matin, conduisait de Sainte-Marie-des-Anges à la Basilique Saint-François, assis côte à côte, Jean-Paul II, l'archevêque de Canterbury, un métropolitain russe et le Dalai Lama : ils ne discutaient pas religion, simplement ils étaient heureux d'être ensemble. Je vois encore le Pape émerveillé comme nous tous par l'arc-en-ciel qui se forma par surprise sur un ciel orageux ; le soir, dans le grandiose réfectoire du Sacro Convento où il recevait ses hôtes, il me dit en aparté que cet arc-en-ciel a été pour lui le signe visible d'une connivence entre Dieu et tous les descendants de Noé.

Depuis ce jour, Assise est devenue dans le cœur de Jean-Paul II comme l'arche spirituelle où se réfugie l'humanité entière. Dans les heures de plus grande détresse, il l'y conduisit lui-même et lui ouvrit ses portes de la prière comme il le fit les 9-

10 janvier 1993, en pleine guerre des Balkans, et le fera le 24 janvier prochain face à la déflagration qui bouleverse la terre. Mais il s'agit encore de bien saisir la signification d'une telle démarche, insolite et rare.

Pour cela, il nous faut toujours revenir à un très important discours aux Cardinaux et à la Curie romaine, prononcé le 22 décembre 1986. Le Pape y livre la clef de lecture théologique de l'acte par lequel il invitait pour la première fois de l'histoire des représentants des Églises et des religions du monde à une journée de prière, de pèlerinage et de jeûne pour la paix. C'est alors qu'il lança « *un appel pressant à retrouver et à maintenir l'esprit d'Assise comme motif d'espérance pour l'avenir* », cet "esprit d'Assise" que Jean-Paul II n'a cessé de faire souffler depuis quinze ans sur notre terre chaotique et sur les eaux bouillonnantes de violences et de divisions. Des communautés chrétiennes, des croyants de toutes religions, à l'exem-

ple d'Élisée recevant le manteau d'Élie, se revêtent aujourd'hui de "l'esprit d'Assise" et deviennent partout des artisans de paix. Ainsi, chaque année, le Pape a tenu à adresser un message d'encouragement aux rencontres inter-religieuses de prière organisées par la communauté de Sant'Egidio. L'originalité et l'audace d'Assise ont été de mettre au premier plan "l'énergie pure" de la prière et du jeûne, de mobiliser (si l'on ose employer ce mot) tous les leaders religieux pour leur devoir impérieux d'éduquer les consciences humaines au service de la justice et de la paix.

La lumière de Noël éclaire et réchauffe notre nuit. C'est fou, de la folie de Dieu, tout ce que "l'Esprit d'Assise" peut imaginer et créer à la suite des Anges qui chantaient : « *Gloire à Dieu au plus haut des cieux et Paix sur la terre aux hommes qu'Il aime* ».

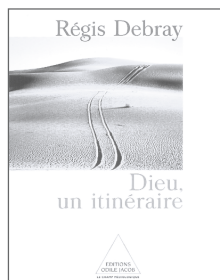
"Esprit d'Assise", descends sur nous tous ! ■



Régis DEBRAY

# Dieu, un itinéraire

Odile Jacob, Octobre 2001, 400 pages, 27 €.



## La lettre avant l'esprit

Le philosophe se faisant médiologue troque les concepts pour l'objet, un inconnu au bataillon philosophique. "Objets inanimés, avez-vous donc une âme qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ?" Les pierres, les images, les peintures, les symboles concrets et visuels, les matériaux de la transmission important, non pas les idées ; la lettre avant l'esprit. « *Le pari est qu'en tirant sur le fil du comment, une bonne part du pourquoi s'ensuive. Fil directeur mince, insuffisant, partial, mais éclairant.* » (*Transmettre* – O. Jacob 1997 p. 185). Ce caractère minimaliste de l'approche médiologique met en rapport des grands tournants de l'histoire et des trucs triviaux tels que l'argile cuite, la roue, la route, l'alphabet, le pixel ou le bit. Par exemple la Réforme n'aurait été qu'un schisme si l'imprimerie ne l'avait faite Révolution dans toute l'Europe.

## Présenté par Alain LE NÉGRATE

« **T**u ne peux pas voir ma face, car l'homme ne peut me voir et vivre » dit Dieu (Ex 33, 20). Et Moïse ne peut voir sa gloire que de dos, c'est-à-dire en suivant ses traces. C'est aussi l'ambition de Debray qui livre une œuvre qu'il aimerait laisser comme un classique de sa spécialité, la médiologie.

Cette pseudo-discipline a l'ambition d'explorer la zone floue des interactions entre technique et culture, entre l'homme et ses milieux. Dans un livre illustré, au format inhabituel d'un manuel épais, il applique sa méthode à un fait de transmission exemplaire, celui de la tradition judéo-chrétienne.



« *Toutes les médiasphères ne donnent pas les mêmes chances à la durée et à la socialité* » (*Dieu, un itinéraire* p. 379). Intuitivement il est aisé de penser aux difficultés rencontrées par les Églises pour transmettre l'héritage aux jeunes générations accros au baladeur, aux portables et à toute technique permettant immédiatement un accès à l'objet de son désir. L'immédiateté s'oppose au temps différé qui est précisément celui de la croyance et de l'espoir, celui des pratiques politiques et des pratiques religieuses.

### **Les anges, ces démons**

Le médium (ce qui se tient au milieu) n'est jamais réductible à un moyen de diffusion ; bien plus il est un agent de transformation du donné qu'il est censé transmettre. Dans *Notre-Dame de Paris* Victor Hugo a écrit un chapitre "Ceci tuera cela", en l'occurrence le manuscrit tuera

l'édifice. Le génie de Hugo a été de mettre en rapport le livre et l'architecture, a priori non comparables. Des lettres de pierres aux lettres de plomb, la pensée passe de la dureté à l'immortalité. Debray veut suivre les transformations culturelles au rythme des âges de la médiasphère. De la mnémosphère des sociétés sans écriture à la numérosphère de notre moment où tout se stocke en octets, il y eut les âges de la parole, de l'écriture et de l'image. À chaque étape nouvelle surgissant au hasard des ruptures technologiques, la transmission – plus précisément le médium – transforme l'être humain sans que l'on puisse établir des liens de causalité. Ceci bouleverse cela.

Autant que Michel Serres auteur du bel album *La Légendes des Anges* (Flammarion 1993), Régis Debray s'intéresse aux anges. La théologie spéculative n'a jamais réussi à les éliminer, pas plus que le Magistère si l'on en croit la toute récente inquiétude vaticane sur la prolifération des

anges et des démons (la une *du Monde* le 11.04.2002). Ces êtres incarnent assez bien les messagers censés acheminer l'information. En fait, ils la détournent. Dans notre univers informationnel, les anges ont pris la place de Dieu et du sens, ils ne parlent que d'eux-mêmes. Les anges deviennent démons, alors qu'ils sont invoqués pour nous en préserver. La métaphore est complète : les anges font signe vers d'autres plumes aujourd'hui, celles des journalistes et reporters que l'auteur ne tient pas en grande affection. La métaphore dit surtout que le médium prend le pas sur le message et qu'il ne peut en être autrement.

### **L'origine est à la fin**

Un postulat est posé qui aura du mal à trouver l'assentiment de tous les lecteurs : l'objet de transmission ne préexiste pas au mécanisme de transmission. L'enquête médiologi-



que bouscule le sens commun qui pousse à penser en termes de cause-effets : l'origine puis le processus, le Créateur puis les créatures. Ici l'origine est à la fin, l'extérieur (ou l'enveloppe) du message est intérieur au message. Debray comprend cela à propos du Christ. Il n'y a pas une figure et des paroles du Christ qui auraient été transmises à la postérité, tel un noyau originnaire. Les apôtres et les Pères ont élaboré sur plusieurs siècles la figure du Christ. « *L'après a fait l'avant [...] C'est le mouvement chrétien qui a inventé le Christ, et non l'inverse* » (p. 163). C'est l'exemple clair où l'on ne peut pas attribuer à l'origine les formes ultérieures de la croyance. En conséquence, la question parfois traitée "de Paul ou de Jésus, qui est le fondateur du christianisme ?" n'a pas d'objet dans cette approche puisqu'on ne peut séparer ni a fortiori opposer le message (l'Évangile) et son véhicule (l'Église) qui l'a transporté et transformé jusqu'à nous.

Le latin *traditio* signifie transmettre, faire passer le message. Transmettre n'est pas communiquer mais inventer et produire ; à la différence de l'homme l'animal ne transmet pas, il communique. S'il y a une transmission bien réussie, c'est la tradition judéo-chrétienne qui passe magistralement les épreuves des âges de la transmission. À chaque étape, Dieu change et le livre tout entier suit les métamorphoses de Dieu, jusqu'à son effacement devant l'Homme-Dieu.

### **Les mensonges disent la vérité**

Debray, agnostique anticlérical, préfère la conscience à la consigne. Pourtant la religion est là, incontournable. Il serait même illusoire de vouloir s'en passer puisqu'elle assure la cohésion sociale. Nous dirions, nous, qu'elle joue un rôle symbolique. La république échoue à

fournir une telle symbolique car son credo militaire ne fonctionne pas. Où donc est la religion civile, où est la spiritualité ? C'est une des questions de Debray qui sait qu'il faut prier pour être ensemble. « *Vous voulez une reliance entre vous ? Trouvez-vous une transcendance* » (p. 373). L'auteur médite après que tous les acteurs de l'histoire se soient trompés. Il a lui-même fait le passage de l'espérance à la déception. Avec tant d'autres qui ont combattu au front de l'idéologie du Progrès et de l'Histoire, il a appris son décès en 1968 et assisté à ses funérailles 1989. L'Europe devenue incrédule ne croit qu'au marché ; sa prière quotidienne s'alimente aux bulletins de la Bourse. Comment dans ce cas ne pas être plein de respect pour tous les gens dont la vie n'obéit pas à l'intérêt personnel ?

Dieu a créé l'homme, dit-on. Et vice-versa, ajoute Debray. Et si c'est un mensonge, tant pis, parce que ce



sont les mensonges – qu'ils se nomment illusion ou mythe – qui disent la vérité. Le traitement très indirect de la question spirituelle dans *Dieu, un itinéraire* est aussi un effort magistral pour assumer quelques contradictions fécondes. Celle du médiologue-philosophe, celle de l'agnostique qui ne croit pas en Dieu mais qui le respecte. Celle enfin du matérialiste pour qui l'apogée de la modernité se situe là même où

elle ruine ses fondements posés au siècle de Voltaire. Avec des accents nietzschéens, R. Debray fait le constat que les tenants de la connaissance n'ont pas pu déraciner le besoin de croire après 25 siècles de philosophie et de sciences : « *Qui oserait conseiller de renoncer aux profits psychiques de la foi qui soulève les montagnes, pour rattraper un "retard intellectuel" ?* » (p. 380).

On n'en finit pas de s'étonner des

fortes résonances très explicites de l'héritage chrétien chez plusieurs intellectuels aujourd'hui. Debray est l'un de ceux-là qui ne fourbit plus d'armes contre la tradition chrétienne. C'est un reproche qui pourrait lui être fait de passer sous silence les moments de l'histoire de Dieu offerts à la repentance des fidèles. L'intéresse bien plus de reconnaître qu'un athée – chez nous – est un chrétien sans le vouloir. ■

# « Le Verbe illumine tout homme »

Jean 1, 9

Présentation  
par  
Jean-Marie PLOUX

En 1991, paraissait la lettre encyclique de Jean-Paul II : *La mission du Christ rédempteur (Redemptoris missio)*, Cerf.

Nous n'en avons pas salué le dixième anniversaire mais la parution de ce numéro de la *Lettre aux Communautés* consacré à l'expression spirituelle de quelques-uns de nos contemporains nous en offre l'heureuse occasion. Nous en proposons quelques extraits où s'exprime le fondement même de notre démarche.

§ 24 « ... Paul et Barnabé sont poussés par l'Esprit vers les païens (cf. *Actes* 13,46-48), ce qui ne se produit pas sans tensions et sans difficultés. Comment les païens convertis doivent-ils vivre leur foi en Jésus ? Sont-ils tenus par la tradition du judaïsme et par la loi de la circoncision ? Au

premier Concile, qui réunit à Jérusalem autour des Apôtres les membres de diverses Églises, une décision est prise, reconnue comme inspirée par l'Esprit : il n'est pas nécessaire qu'un païen se soumette à la loi juive pour devenir chrétien (cf. *Actes* 15, 5-11.28). À partir de ce moment, l'Église ouvre ses portes et devient la maison dans laquelle tous peuvent entrer et se sentir à leur aise, en conservant leur culture et leurs traditions, pourvu qu'elles ne soient pas en opposition avec l'Évangile. »

**§ 25** « Les missionnaires ont agi dans le même sens, en tenant compte des attentes et des espérances des gens, de leurs angoisses et de leurs souffrances, de leur culture, pour leur annoncer le salut dans le Christ. Les discours de Lystres et d'Athènes (cf. *Actes* 14, 15-17 ; 17, 22-31) sont reconnus comme des modèles pour l'évangélisation des païens : Paul y entre en "dialogue" avec les valeurs culturelles et religieuses des différents peuples. Aux habitants de la Lycaonie, qui pratiquaient une religion cosmique, il rappelle des expériences religieuses en rapport avec le cosmos ; avec les Grecs, il discute de philosophie et cite leurs poètes (cf. *Actes* 17, 18. 26-28). Le Dieu qu'il veut leur révéler est déjà présent dans leur vie : c'est lui, en effet,

qui les a créés et qui dirige mystérieusement les peuples et l'histoire ; cependant, pour reconnaître le vrai Dieu, il faut qu'ils renoncent au faux dieux qu'ils ont eux-mêmes fabriqués et qu'ils s'ouvrent à celui que Dieu a envoyé pour remédier à leur ignorance et pour satisfaire l'attente de leur cœur. Ce sont là des discours qui présentent des exemples d'inculturation de l'Évangile. (...) »

**§ 28** « L'Esprit se manifeste d'une manière particulière dans l'Église et dans ses membres ; cependant sa présence et son action sont universelles, sans limites d'espace ou de temps. Le Concile Vatican II rappelle l'œuvre de l'Esprit dans le cœur de tout homme, par les "semences du Verbe"<sup>1</sup>, dans les actions même religieuses, dans les efforts de l'activité humaine qui tendent vers la vérité, vers le bien, vers Dieu.<sup>2</sup>

L'Esprit offre à l'homme "lumière et forces pour lui permettre de répondre à sa très haute vocation" ; par l'Esprit,

---

1. L'expression "semences du Verbe" vient de saint Justin (100-165) et traduit Logos spermatikos, expression qui, selon le contexte, signifie trois choses : 1- Ce que le Verbe sème dans le cœur de l'homme, 2- Le Verbe à l'état de semence, de germe, 3- Le Verbe disséminé dans le genre humain.

2. Vatican II : *Ad gentes*, nn. 3. 11. 15 ; *Gaudium et spes*, nn. 10-11. 22. 38. 41. 92-93.

## Sources

"l'homme parvient, dans la foi, à contempler et à goûter le mystère de la volonté divine" et "nous devons tenir que l'Esprit Saint offre à tous, d'une façon que Dieu connaît, la possibilité d'être associés au Mystère pascal".<sup>3</sup> Dans tous les cas, l'Église sait que "l'homme sans cesse sollicité par l'Esprit de Dieu, ne sera jamais tout à fait indifférent au problème religieux" et qu'il "voudra toujours connaître, ne serait-ce que confusément, la signification de sa vie, de ses activités et de sa mort". L'Esprit est donc à l'origine même de l'interrogation existentielle et religieuse de l'homme qui ne naît pas seulement de conditions contingentes mais aussi de la structure même de son être.

La présence et l'activité de l'Esprit ne concernent pas seulement les individus, mais la société et l'histoire, les peuples, les cultures, les religions. En effet, l'Esprit se trouve à l'origine des idéaux nobles et des initiatives bonnes de l'humanité en marche. (...) C'est encore l'Esprit qui répand les "semences du Verbe" présentes dans les rites et les cultures, et les prépare à leur maturation dans le Christ. »

---

3. *Gaudium et spes*, nn. 10. 15. 22.

4. Vatican II, *Lumen gentium*, n. 17 ; *Ad gentes*, nn. 3. 15.



**§ 29** « Ainsi l'Esprit, qui "souffle où il veut" (Jn 3, 8), et qui "était déjà à l'œuvre avant la glorification du Christ"<sup>4</sup>, lui qui "remplit le monde et qui, tenant unies toutes choses, a connaissance de chaque mot" (Sg 1, 7), nous invite à élargir notre regard pour contempler son action présente en tout temps et en tout lieu. Moi-même, j'ai souvent renouvelé cette invitation et cela m'a guidé dans mes rencontres avec les peuples les plus divers. Les rapports de l'Église avec les autres religions sont inspirés par un double respect : "Respect pour l'homme dans sa quête de réponses aux questions les plus profondes de sa vie, et respect pour l'action de l'Esprit dans l'homme". La rencontre inter-religieuse d'Assise, si l'on écarte toute interprétation équivoque, a été l'occasion de redire ma conviction que "toute prière authentique est suscitée par l'Esprit Saint, qui est mystérieusement présent dans le cœur de tout homme"<sup>5</sup>. Ce même Esprit a agi dans l'Incarnation, dans la vie, la mort et la résurrection de Jésus, et il agit dans l'Église. Il ne se substitue donc pas au Christ, et il ne remplit pas une sorte de vide, comme, suivant une hypothèse parfois avancée, il en existerait entre le Christ et le Logos. Ce que

---

5. Discours aux Cardinaux et à la Curie romaine, 22 décembre 1986, n. 11.

l'Esprit fait dans le cœur des hommes et dans l'histoire des peuples, dans les cultures et les religions, remplit une fonction de préparation évangélique<sup>6</sup> et cela ne peut pas être sans relation au Christ, le Verbe fait chair par l'action de l'Esprit, "afin que, homme parfait, il sauve tous les hommes et récapitule toutes choses en lui".<sup>7</sup>

L'action universelle de l'Esprit n'est pas à séparer de l'action particulière qu'il mène dans le corps du Christ qu'est l'Église. (...) »

**§ 56** « Le dialogue n'est pas la conséquence d'une stratégie ou d'un intérêt, mais c'est une activité qui a ses motivations, ses exigences et sa dignité propres ; il est demandé par le profond respect qu'on doit avoir envers tout ce que l'Esprit, qui "souffle où il veut", a opéré en l'homme. Grâce au dialogue, l'Église entend découvrir les "semences du Verbe", les "rayons de la vérité qui illumine tous les hommes"<sup>8</sup>, semences et rayons qui se trouvent dans les personnes et dans les traditions religieuses de l'humanité. (...) »

---

6. Vatican II, *Lumen gentium*, n. 16.

7. Vatican II, *Gaudium et spes*, n. 45.

8. Vatican II, *Nostra aetate* n. 2.

# L'amour du Christ nous presse

L'itinéraire d'un prêtre de la Mission de France (Éd. Karthala 2002)

Paul COLLET

**P**aul Collet a écrit dans ce livre son itinéraire de prêtre de la Mission de France de 1945 à 2001.

Il est rentré au séminaire de la Mission de France à Lisieux, peu après sa fondation. Celui-ci avait été créé en 1941 pour former des prêtres devant aller vivre dans les régions les plus déchristianisées de France. Il raconte sa vie de prêtre en paroisse à St Hippolyte à Paris, puis à Toulouse et Montluçon. Il a été responsable de la première équipe à Abidjan (Côte d'Ivoire) en Afrique noire. À son retour, il est nommé en banlieue parisienne.

Il a toujours vécu son sacerdoce en vivant parmi les hommes quels qu'ils soient, si possible par le travail salarié. À la fin de sa vie, Paul a réexprimé l'essentiel de sa foi et comment il a voulu en toutes circonstances "obéir au réel". Lire l'itinéraire de Paul, c'est non seulement découvrir l'homme qu'il a été, convaincu que "l'amour du Christ nous presse", mais aussi connaître l'histoire de la Mission de France pendant soixante ans.



Avez-vous renouvelé

votre abonnement

pour l'année 2008 ?



# BULLETIN D'ABONNEMENT 2002

à renvoyer à : LETTRE AUX COMMUNAUTÉS / MISSION DE FRANCE - BP 101 - 3 rue de la Pointe - 94170 LE PERREUX/MARNE.

Prénom et NOM : \_\_\_\_\_

Adresse : \_\_\_\_\_

◆ **Pour votre abonnement 2002**, mettez une croix dans la (les) case (s) correspondante (s).

- |   |            |                          |         |
|---|------------|--------------------------|---------|
| • <b>Lettre aux Communautés</b>                   | ordinaire  | <input type="checkbox"/> | 29,00 € |
|   | de soutien | <input type="checkbox"/> | 38,10 € |
| <b>Offre pour les moins de 35 ans non abonnés</b> |            | <input type="checkbox"/> | 15,20 € |
| • <b>Lettre d'Information</b> <sup>(1)</sup>      | ordinaire  | <input type="checkbox"/> | 12,20 € |
|   | de soutien | <input type="checkbox"/> | 23,00 € |

◆ **Souscrivez un abonnement à la Lettre aux Communautés** pour une personne de votre famille, de votre entourage...

NOM, Prénom, Adresse : \_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_

◆ **Nous pouvons envoyer un ou deux spécimens gratuits de la Lettre aux Communautés.** Donnez-nous noms et adresses de personnes qui seraient éventuellement intéressées.

NOM, Prénom, Adresse : \_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_

**Joindre au bulletin, votre chèque, libellé à l'ordre de "Lettre aux Communautés".**

**Ci-joint un chèque** bancaire  postal  de : \_\_\_\_\_ €

(1) Information mensuelle sur la vie de la Mission de France.

---

Imprimerie Moderne  
89000 Auxerre

---

le n° 5,79 €

---

## Lettre aux Communautés de la Mission de France et de l'Association

---

**Mission de France - BP 101 - 3 rue de la Pointe - 94170 LE PERREUX-SUR-MARNE.**

**Tél :** 01 43 24 95 95 - **Fax :** 01 43 24 79 55 - **Email :** mdf@club-internet.fr - **Site :** <http://www.mission-de-france.com>

---

**Directeur gérant** : Jacques Purpan

**Responsable** : Pierre Lethielleux **Relecture** : Michel Grolleaud

**Comité de rédaction** : Alain Carof, Danièle Courtois, Pierre Chamard-Bois, Gérard Charrier, Joël Chérief, Rémi Crespin, Michel Grolleaud, Pierre Lethielleux, Jean-Marie Ploux, Jacques Purpan, Christophe Roucou.

**Secrétaire / Maquettiste** : Florence Mayjonade

**Abonnements** : Geneviève Ferronnière

---

**France et étranger** : abonnement ordinaire 2002 : 29 €

**abonnement de soutien** : 38,10 € – le numéro : 5,79 €

**Nous consulter pour les envois par avion ou sous pli cacheté.**

**Pour tout changement d'adresse, envoyer la dernière bande et 2 timbres à 0,46 €.**

---

***« L'originalité et l'audace d'Assise ont été de mettre au premier plan "l'énergie pure" de la prière et du jeûne, de mobiliser (si l'on ose employer ce mot) tous les leaders religieux pour leur devoir impérieux d'éduquer les consciences humaines au service de la justice et de la paix. »***

**Cardinal Roger ETCHEGARAY**